



HAL
open science

**1880-1980, un siècle d'études de la variation des langues :
Linguistique comparée, dialectologie, ethnographie,
structuralisme, avec considération particulière des
domaines français, roman et méditerranéen...**

Francis Manzano

► **To cite this version:**

Francis Manzano. 1880-1980, un siècle d'études de la variation des langues : Linguistique comparée, dialectologie, ethnographie, structuralisme, avec considération particulière des domaines français, roman et méditerranéen.... 2020. hal-02522685

HAL Id: hal-02522685

<https://hal.science/hal-02522685v1>

Preprint submitted on 27 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

1880-1980, un siècle d'études de la variation des langues :

Linguistique comparée, dialectologie, ethnographie, structuralisme, avec considération particulière des domaines français, roman et méditerranéen

Table des matières

1. De la linguistique romane à la dialectologie romane, p. 2

2. L'Atlas Linguistique de la France (ALF), p. 5

[Élaboration de l'atlas (5) ; Critiques de l'ALF (6) ; L'objectivité serait-elle un leurre ? (6) ; Français et Allemands (7) ; Quels informateurs ? (8) ; Quels enquêteurs ? (9) ; L'ordre des cartes (9)]

3. L'influence de l'ALF pour un siècle, p. 10

[Une tradition gilliéronienne ? (10) ; Jud, Jaberg, *les mots et les choses* (10) ; Vers le sud (11) ; La propension ethnographique (12) ; Pointillisme, phonétique et phonologie (13) ; Trésor et musée des langues (13) ; Puissance de la linguistique romane (14) ; Les « lois » et leurs limites (14) ; La dialectologie : point de vue externe, sociolinguistique (14) ; De l'ALF au NALF (16) ; Vers le Maghreb, développements et nouveautés (18)]

4. Les « angles d'attaque » de la dialectologie, p. 22

[L'angle ethnographique (26) ; Taxinomie et « frontières » de langues (27) ; La dialectométrie (30) ; Réalités des découpages dialectaux, aires et diasystèmes (32) ; Du primat lexical à « l'éternel recommencement » de la dialectologie ? (33)]

5. Conclusion : impacts et considérations finales sur la dialectologie, p. 36

[La dialectologie romane, « optimum » diachronique et comparatif ? (36) ; La dialectologie est-elle condamnée ? (37) ; Quel avenir pour la dialectologie ? (37) ; Dialectologie et cultures en danger (38) ; Dialectologie et sociolinguistique (39)]

Bibliographie, p. 41-48

© Tous droits réservés Francis Manzano

Les données et positions intellectuelles d'un chercheur appartiennent à ce chercheur comme au terrain dont proviennent ces données. Vous pouvez donc utiliser et citer librement ce document mais en ayant la courtoisie d'en citer la source.

francis.manzano@univ-lyon3.fr

1880-1980, un siècle d'études de la variation des langues :

Linguistique comparée, dialectologie, ethnographie, structuralisme ; avec considération particulière des domaines français, roman et méditerranéen

Ce texte se propose de rappeler comment la linguistique s'est constituée en science à la fin du XIX^e siècle, sur la base des comparatismes des langues en Europe (« langues indo-européennes »), et surtout des langues de la Romania. Ce groupe de langues est en effet l'un des seuls pour lequel on connaisse en même temps le point de départ (le latin), les principales transformations (latin vulgaire, latins régionaux) et les aboutissements tant actuels (français, espagnol, italien etc.) qu'anciens (ancien français, ancien occitan, ancien castillan, etc.), le tout réparti sur une vingtaine de siècles, voire davantage si l'on inclut l'histoire de la langue latine elle-même.

Dès le début du XIX^e siècle différentes études peuvent être qualifiées de « pré-dialectologiques », Ce sont le plus souvent des opérations de recensement des langues régionales de France, comme celle à laquelle reste attaché le nom de Charles Étienne Coquebert de Montbret, et celui de son fils Eugène Coquebert de Monbret, recruté au Bureau de la statistique pour traiter les envois préfectoraux. La *Parabole de l'Enfant Prodigue* (Évangile de Saint Luc, 15) avait été traduite en langues régionales sous le contrôle de différents érudits et correspondants locaux, à la demande du Ministère de l'Intérieur et des Préfets. Suivant la configuration de l'Empire, différentes régions germaniques (de l'Allemagne méridionale aux Pays-Bas) ainsi que le nord de l'Italie devaient être objet de l'enquête.

Il ne s'agissait certes pas encore d'une véritable enquête dialectale émanant spontanément du terrain, mais les résultats firent apparaître des langues régionales de France toujours vivaces, bien que de plus en plus mal perçues.

Cette enquête, menée de 1807 à 1812, alors même qu'une puissante remontée des études de « Folklore » se produisait un peu partout en Europe, allait mettre en vedette, non sans paradoxes, les langues et cultures régionales. Pierre Merle (2010) est revenu en détail sur les articulations de cette entreprise.

1. De la linguistique romane à la dialectologie romane

La relative complétude que l'on a évoqué dès le début, permet au comparatisme roman de déboucher sur un tableau géodiachronique d'ampleur, en place dans les années 1870-1880. Ici, à la différence du comparatisme antérieur des langues indo-européennes *lato-sensu* (plutôt de la première moitié du XIX^e siècle) les hypothèses sont minimisées et restent toujours exceptionnelles. Les lois d'évolution diachronique qui charpentent l'édifice sont bien proposées à partir de chaînes d'attestations tirées des textes disponibles, c'est même là un stéréotype largement admis de la romanistique : pas d'élucubrations mais des attestations.

C'est ce que l'on a souvent qualifié, de manière sans doute réductrice, de « philologie ».

Gabriel Bergounioux (1984 : 10) dit que dans ce système positiviste de « lois d'évolutions phonétiques », les langues sont « *objectivées, 'pensées comme des choses', c'est-à-dire séparées des sujets parlants* ». Ce système conceptuel est indéniablement lié au développement général d'une matrice positiviste qui juge possible et nécessaire une observation scientifique objective, distante de l'objet, dont le sociologue Émile Durkheim est le porte-parole (1894).

L'« ancien français » règne alors sur les cursus, et la dialectologie qui se met en place reconnaît immédiatement son lien puissant avec la diachronie du français. Les postes universitaires dans le domaine (Bergounioux, 1984 : 41) sont pour la plupart des chaires de langue française attribuées à des philologues, des dialectologues ou toponymistes : Léon Clédât (Lyon), Antoine Thomas (Toulouse), Achille Luchaire (Bordeaux), Paul Meyer (École des Chartes), Henri D'Arbois de Jubainville (Collège de France), Auguste Longnon (École Pratique des Hautes Études).

Ce lien consubstantiel entre langue française et variations dialectales sera constamment développé par la suite, comme par exemple dans le FEW de Walter Von Wartburg (prolongé sous nos yeux par l'ATILF). C'est bien d'un « dictionnaire étymologique » du français qu'il s'agit, référé au « trésor lexical gallo-roman » (*Französisches etymologisches Wörterbuch : eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, depuis 1922). La postérité de l'entreprise sera grande, comme a été important par ailleurs le *Romanisches etymologisches Wörterbuch* (REW, Heidelberg, 1911- désormais en ligne sur le WEB) de Wilhelm Meyer-Lübke (1861-1936), d'échelle pan-romane, malheureusement bien oublié aujourd'hui.

La République Française engage vers 1880 une politique volontariste de francisation du pays par l'École publique, laïque et obligatoire. Ces faits sont très connus, souvent associés à la personnalité et à la politique de Jules Ferry. L'extinction des parlers ruraux (les « patois ») est alors jugée inévitable par la plupart des observateurs, et on pense qu'il faut en dresser au plus tôt le catalogue. J. Picoche (1973 : 13) évoque à ce sujet une « *attitude d'esprit d'un historien et d'un archéologue* » chez maints dialectologues, non celle d'un état d'esprit du sauvetage des langues régionales. Jules Gilliéron (cité par Manzano 2011 : 357) écrit par exemple (dans *Généalogie des mots qui désignent l'abeille*, 1918 : 258) que le français est « *une langue claire qui [satisfait] nos besoins modernes et dont la supériorité a été reconnue par les étrangers* », et, dans *Pathologie et thérapie verbale* : « *dans leur pauvreté génétique, dans leur misère actuelle, les parlers [nous n'en exceptons pas la langue illustrée par Mistral] ont recours à la grande pourvoyeuse qu'est la langue littéraire et leurs emprunts sont moins souvent peut-être les effets d'une servilité à son égard que ceux d'une nécessité causée par l'engrenage des lois phonétiques qui provoquent un*

désarroi lexical, auquel ils ne savent plus remédier autrement que par l'emprunt. » (1915, I : 13-14, accessible sur le WEB).

Il faut donc replacer la première dialectologie dans ce cadre général où la France va jouer un rôle important, bien que la Belgique et la Suisse, où « l'idéologie de l'usage exclusif de la langue nationale ne régnait pas autant qu'en France », constituent une autre zone d'émergence (J. Picoche & Chr. Marchello-Nizia 1989 : 32). Ainsi le *Glossaire des Patois de la Suisse romande* (Louis Gauchat, Jules Jeanjacquet & Ernest Tappolet, depuis 1899), qui allait inspirer plus tard William Labov et la dialectologie sociale.

À travers ces différentes nuances, la dialectologie se présente comme le complément d'une théorisation romanistique globale, au moment où par ailleurs une France républicaine moderne tend à se poser comme modèle de la gestion des langues et identités en Europe et dans le monde méditerranéen. Les universitaires romanistes qui l'expérimentent sont souvent secondés par de jeunes professeurs ou érudits affectés à des recherches de terrain.

Une réserve importante se dessine pourtant, car travaillant sur « la strate la plus négativement marquée », les dialectologues sont en même temps frappés de « handicaps » scientifiques (Bergounioux 1984 : 27, 28). Ils se forment avant les enquêtes (surtout en phonétique) ou « sur le tas », sans grandes prétentions quant au statut de « linguiste » par ailleurs. La science du langage qui a pignon sur rue à ce moment (comparative et diachronique) est en effet du ressort des « grands » : Friedrich Diez, Gaston Paris, Paul Meyer, Antoine Meillet. Les dialectologues sont donc un peu, dès le début, vus comme les fourmis ou tâcherons de la romanistique, une image qui collera à la corporation.

En deux ou trois décennies pourtant, vers la fin du XIX^e siècle, les monographies locales ou régionales s'accumulent. J. Picoche (1973 : 8-41) rappelle que ce courant dit « monographique » s'est prolongé au XX^e siècle, c'est normal car la dialectologie a besoin de terrain et d'ancrage, de données sécurisées. Un tel mouvement croise langue, culture locale, contes, le tout souvent regroupé sous l'étiquette déjà mentionnée de « Folk-Lore ». Il en a résulté un trésor d'observations *in vivo* qui permit à la linguistique (romane, générale) de se fonder comme science sociale incontournable.

Un mot rapide sur les terminologies. Le mot *dialecte* (du grec *dialektos*, « variété régionale » du grec ancien) apparaît en français pour la première fois chez Ronsard (1550 : *Odes, Suravertissement au lecteur*). Son emploi n'est alors pas péjoratif, ce que l'on peut aussi vérifier dans son *Abrégé de l'art poétique François* (1565) : « **Tu sçauras dextrement choisir et approprier à ton œuvre les mots les plus significatifs des dialectes de nostre France...** »

Les mots dérivés (*dialectal, dialectologie, dialectologue*) arrivent beaucoup plus tard, entre 1870 et 1900 (TLFi), et ce sont clairement des mots scientifiques nouveaux. Le premier enseignement de *dialectologie* est de 1882, Gilliéron occupant la chaire de dialectologie romane à l'École Pratique des Hautes Études

(Paris). L'Allemand Georg Wenker avait aussi entrepris une enquête de type « indirect », avec l'aide d'enseignants, ce fut le *Sprachatlas des Deutschen Reiches* (1881), amplifié en 1926. Mais l'Atlas Linguistique de la France allait avoir un tout autre impact. L'époque de Gilliéron, que nous allons évoquer, utilise souvent l'appellation *géographie linguistique*. Celle de *géolinguistique* l'a parfois remplacée au XX^e siècle. Le seul terme objectif qui s'impose vraiment à travers le temps est celui de *dialectologie*, car il dit immédiatement qu'il s'agit bien d'une « science des dialectes ». Son objet est alors le recueil et la description des variations spatiales des langues romanes, avec la double ambition de cerner les différentes langues et variantes régionales/locales sur le terrain, en achevant d'établir la cohérence sociogéographique et historique d'une famille de langues remarquable.

2. L'Atlas Linguistique de la France (ALF)

Premier grand atlas « direct », il est constitué et publié entre 1902 et 1914 (avec supplément pour la Corse). Plusieurs revues furent parallèlement consacrées aux patois gallo-romans : *Revue des patois gallo-romans* (Gilliéron & Rousselot, 1887-1892, 5 tomes), *Revue des patois* (Clédat, 1887-1888), *Bulletin de la société des parlers de France* (1893-1899). Elles ne purent rivaliser avec les enseignes célèbres de la linguistique romane et française comme *Romania* (depuis 1872) ou la *Société des Anciens Textes Français* (1875).

Élaboration de l'atlas

L'ALF croise 639 points d'enquête et 1920 questions ou items, avec autant de cartes à la sortie (désormais disponible sur le WEB). Les données sont recueillies lors d'une enquête sur le terrain. L'enquêteur unique (Edmond Edmont) a couvert une aire géographique qui va de la Belgique aux Pyrénées, et de la Bretagne au Nord de l'Italie, malgré de nombreuses difficultés matérielles (déplacements en train et en bicyclette). En outre, Edmont n'était pas linguiste mais commerçant, comme Gilliéron, géologue de formation, venu à la dialectologie. Les deux hommes illustrent bien le faible statut scientifique de la dialectologie, déjà évoqué, mais en même temps l'ambition et les capacités proprement extraordinaires des premiers dialectologues.

Edmont connaissait bien la France d'oïl. J. Picoche (1973 : 17) dit de son *Lexique Saint-Polois* (1897) qu'il est « un chef-d'œuvre du genre ». Mais il dut affronter des systèmes plus « exotiques » que ceux qu'il pratiquait usuellement, notamment en se déplaçant vers le sud du pays (langue d'oc, catalan etc.). Il s'y préparait pourtant consciencieusement en compulsant les glossaires et monographies déjà disponibles. Marie-Rose Simoni-Aurembou (2002) a réfléchi sur le tandem souple Gilliéron/Edmont. Edmont disposait de libertés et d'esprit d'initiative ; Gilliéron admirait son ouïe exceptionnelle, dont il avait constaté la supériorité sur la sienne propre.

Critiques de l'ALF

On ne reviendra pas ici sur les résultats qui apparaissent dans les centaines de cartes publiées qui ont fait la célébrité de cet atlas. En revanche, on trouvera dans un ouvrage de synthèse qui a fait date (Brun-Trigaud et al. 2005) plusieurs entrées possibles dans ce monument fondateur, dont les cartes ont par ailleurs été numérisées et sont disponibles sur le WEB.

Il est important néanmoins de soulever quelques problèmes vite apparus, et parfois lors de débats violents. Ce sont des problèmes qui peuvent paraître techniques ou ponctuels mais qui éclairent sans doute le mouvement des sciences du langage au tournant des XIX^e et XX^e siècles.

L'objectivité serait-elle un leurre ?

On a égrené après-coup les fautes de transcription, voire les inventions (Lerond 1973 ; Giacomo-Marcellesi 1973). Les fondateurs de l'ALW soulignent ainsi différentes insuffisances (Remacle 1951), critiques détaillées par Goosse (1957). On retiendra aussi l'attaque du dialectologue italien Gino Bottiglioni. L'épisode montre qu'il est illusoire d'envisager un recueil purement interne et « scientifique » des données du terrain, en faisant de cette supposée objectivité une marque de fabrique de la dialectologie. Gino Bottiglioni entreprend au milieu des années 20 un *Atlante Linguistico Etnografico Italiano della Corsica* (ALEIC, 11 volumes, 1201 cartes, 49 points), publié à partir de 1933 et assorti de publications sur la dialectologie et le folklore de la Corse. C'est une riposte au supplément de l'*ALF Corse* (799 cartes, 44 points), établi en 1911 et 1912. Pour la commune de Sotta (Corse méridionale), M. Giacomo-Marcellesi (1973) souligne après-coup l'incapacité d'Edmont à appréhender certains timbres vocaliques, ce qui peut avoir ensuite des implications morphologiques. Mais elle accrédite aussi l'idée d'une ouïe particulièrement fine (ce qu'évoque aussi Marie-Rose Simoni-Aurembou, supra p. 5), en particulier pour les consonnes. Edmont repère ainsi les cacuminales, sans toujours les placer correctement (type BELLA > 'beḏḏa), alors que la connaissance de ces phonèmes est très sommaire à l'époque. Les fautes évoquées concernent aussi le repérage des intervocaliques sourdes ou sonores (type /'pɔgu/ à la place de /'pɔku/. Tous les secteurs de la langue seraient de proche en proche concernés, la prosodie, la morphologie, la syntaxe, et même le lexique. Les calques et emprunts à l'italien (type /adɛsu/ < it. *adesso*, carte 1275 MAINTENANT) ou au français sont nombreux (type /'l anu pa'satu/ < L'AN PASSÉ, carte 110), car une double pression existe, française (annexion de l'île en 1768), et « italienne », de longue date. Pise, Gênes, ont colonisé au Moyen-Âge et l'italien central fut la référence en Corse, les élites se formant en Toscane, y compris encore au XIX^e siècle (Ottavi 2008).

Marie-José Dalbera-Stefanaggi (2002), auteure du NALC (CR Elisabetta Carpitelli 2009) a souligné de son côté certaines qualités de l'enquête et du travail d'Edmont. Tout ne serait donc pas si noir.

Quoiqu'il en soit, si l'on suit Bottiglioni, les fautes prouvent l'incapacité à aborder la langue « de l'intérieur ». Les populations corses auraient berné le Français, « étranger » à l'île, en lui disant ce qu'il voulait entendre, tantôt poliment, tantôt en le trompant sciemment. La carte 110 montre de toute façon que le français et le corse sont en contact à travers un système langagier déjà poreux vers 1900. On peut donc défendre ou tout aussi bien cingler Edmont avec ce genre de données.

Quoi qu'il en soit, l'ALEIC de Bottiglioni apporte certainement des corrections, mais illustre en vérité une science du langage d'obéissance fasciste qui pense que les Français n'ont rien à faire en Corse, cette île étant italienne du point de vue du nationalisme italien. L'adjectif *italiano* de l'ALEIC n'est pas neutre et Pellegrinetti & Rovere (2004) rappellent que Bottiglioni fut associé à une campagne d'intellectuels italiens et de Corses « irrédentistes » (militant pour le rattachement politique à l'Italie) avec la devise « Corsica terra italiana ». On lit dans l'introduction de l'ALEIC : « *Il est désormais reconnu que les huit cents cartes consacrées aux dialectes de la Corse (par l'ALF), non seulement n'atteignent pas le but que s'étaient proposé Gilliéron et Edmont, mais elles sont bien loin de représenter les vraies conditions des dialectes de la Corse, qui ne pouvaient être provoquées par un questionnaire français et par un investigateur habitué à des formes linguistiques bien dissemblables aux formes foncièrement italiennes du langage corse* » (sic).

Français et Allemands

Hostilité en Méditerranée, hostilité également face à la science allemande. Plusieurs universitaires évoquent une mainmise des Allemands sur la linguistique romane et française. Bergounioux (1984 : 36) cite Numa Fustel de Coulanges, directeur de l'École Normale Supérieure à partir de 1880 : « *Toute science chez eux fut une arme contre la France. Ils inventèrent l'insoutenable théorie des races latines pour donner à leur ambition dynastique les faux dehors d'une querelle de races. Ils firent servir la philologie et l'ethnologie à démontrer que nos provinces les plus françaises étaient leur propriété légitime* ». On voit le lien aux guerres qui opposent régulièrement France et Allemagne entre 1870 et 1939, tandis que les concurrences coloniales entre les deux pays se multiplient à l'époque en Méditerranée (affaire dite « de Tanger », puis conférence d'Algésiras, 1905-1906), et en Afrique subsaharienne. Dans les partages coloniaux alors en cours, l'Allemagne voudrait en effet s'implanter au Maroc, avec opposition de la France ainsi que de la Grande-Bretagne, voisine à Gibraltar. La « crise marocaine » se soldera finalement par un protectorat franco-espagnol sur le Maroc, avec « compensation » à l'Allemagne, qui reçut une partie du Congo (novembre 1911). Comment le terrain scientifique aurait-il pu être épargné ? Jean Le Dû (2011 : 8) dit à ce sujet de l'ALF qu'il « *a été conçu dans le cadre de la revanche* ». Ce ne fut pas que cela, mais ce fut aussi cela.

Les informateurs n'échappent pas à ces conditionnements intellectuels, moraux et politiques qui pèsent sur une conception scientifique ou une enquête. Ainsi, en 1906, l'universitaire allemand Bernhard Schädel, enthousiasmé par la dialectologie et par l'entreprise même de Gilliéron, projette des enquêtes en resserrant la trame d'observation du Roussillon (ou Catalogne française, département des Pyrénées-Orientales). Il projette d'affiner la connaissance de la frontière catalano-occitane, en enquêtant avec le catalaniste célèbre Antoni Alcover (été 1906). On l'accusa rapidement d'espionnage, par exemple dans la montagne à Formiguères (Capcir). Un autre enquêteur, Fritz Holle, encouragé par Schädel, fit une enquête principalement indirecte, mais il l'arrêta en 1907, en expliquant à Alcover que lors de ses déplacements dans l'Aude, entre Leucate et les Corbières on l'aurait pris partout pour un espion. À Narbonne, on s'étonne même que sachant le français il veuille enquêter sur le patois, ce qui ne paraît pas crédible aux yeux de la population locale. Aussi Alcover conclut-il à propos du midi français : « *És ridícul que en tot alemany vegem sempre un espia !* » (fr. *Il est ridicule qu'ils voient constamment un espion en tout Allemand*, d'après Jordi J. Costa 2009a et 2009b, p. 12). Cela n'empêcha pas Schädel d'encourager d'autres études, notamment celle de Fritz Krüger, dont la thèse en 1913 reste une référence pour cette région de la Romania.

La théorisation de ce que doivent être les profils d'enquêteurs, la nature et le degré de précision des transcriptions, toute cette littérature du genre démontre que les points de vue sont essentiels dans le projet d'étude de la variation géodiachronique des langues, et que les choix (puis leurs conséquences) peuvent ensuite totalement diverger.

Quels informateurs ?

Le choix des « informateurs » (ou « témoins ») est source d'un débat constant en dialectologie, et plus tard en sociolinguistique. Dans l'ALF, on va du paysan au maître d'école, des jeunes aux vieux, des hommes aux femmes, séparés ou ensemble. C'est probablement le résultat des opportunités qui se sont présentées, mais aussi la preuve d'une époque où tous les membres d'une communauté linguistique rurale utilisent le parler local, y compris l'instituteur et le curé, pourtant déjà francophones (car les seuls vrais lettrés). Il faudra attendre la guerre de 1914-1918 pour voir pénétrer significativement la langue française ordinaire chez les appelés qui avaient survécu à l'hécatombe, et la ramenèrent ainsi dans leurs villages, après en être partis le plus souvent patoisants quelques années plus tôt. Cette idée d'une solide communauté patoisante, qui sous-tend l'ALF, éclatera ensuite sous la pression des évolutions politiques et sociales. Comme l'écrit plus tard Jacques Chaurand (1972 :189), « *les temps ont changé : les parlars vernaculaires sont en recul, tandis que les exigences de la synchronie sont devenues plus strictes* ». Le NALF que l'on va évoquer, la sociolinguistique, examineront mieux les variations d'âge, socio-professionnelles, ou sexuelles, car ces catégories sont inégales face aux domaines d'expérience, aux métiers, au recul

du patois et à la progression des langues dites « nationales ». Le temps d'un informateur « relativement » représentatif (en gros « moyen ») de toute une communauté linguistique était bel et bien passé 50 ans après l'ALF.

Quels enquêteurs ?

Comme le soulignent Jean-Baptiste Marcellesi et Bernard Gardin (1974 : 216) : « *De l'idée que si l'on envoyait vingt dialectologues dans le même endroit on obtiendrait vingt résultats différents, Gilliéron avait posé comme principes : - l'enquêteur unique ; - l'enquêteur non spécialiste ; - l'enquêteur non patoisant* ». L'enquêteur unique doit relever la « réalité » par une sorte de « cliché » instantané, objectif, où se trouve le vrai, on voit à nouveau le rapprochement possible avec Durkheim. Pop (II : 1145), examine l'intérêt des deux approches. Si l'enquêteur extérieur peut ne pas percevoir des phonèmes spécifiques, il peut aussi (du fait de la « neutralité » de son oreille) repérer des particularités que néglige le natif. C'est pourtant le principe de l'enquêteur natif (Bottiglioni, puis NALF), qui s'imposera par la suite dans la plupart des atlas.

L'ordre des cartes

Dans les débuts, l'atlas se présente plutôt comme un herbier alphabétique constitué pas à pas à partir d'instantanés du terrain, une sorte de parallèle au dictionnaire étymologique des langues romanes. Cela a pu être reproché à l'ALF. Passer de *Abeille* (carte 1) à *Aboyer* (carte 2) semble artificiel, surtout si l'on a enquêté de cette manière avec des ruraux qui devaient se demander vers quoi on les entraînait. On voit aussi au passage que la considération des informateurs n'est pas bien grande, on leur demande simplement de « dire » la langue locale, non de comprendre ou éventuellement d'apprécier la procédure. C'est bien l'idée du témoignage à recueillir au plus vite, avant disparition des parlures régionales, mais sans considération ou profit direct pour ceux qui parlent ces langues.

Émergea logiquement par la suite l'idée qu'il vaudrait mieux enquêter en fonction des champs d'organisation de la société (plan déjà émis par Bottiglioni), en s'assurant que les témoins peuvent aborder tous les domaines : travail de la terre chez les paysans, mots littoraux et de la pêche chez les marins etc. Louis Michel est l'un des oubliés de cette dialectologie fondatrice de la sociolinguistique qui tend vers les « technolectes ». Ses travaux (*La langue des pêcheurs du Golfe du Lion*, 1964) révélèrent des circulations lexicales latérales entre ports du Golfe du Lion. Dany Hadjadj (1983), en marge de ses études sur l'Auvergne, souligne cette simple remarque de Michel : « *La dialectologie est en puissance la plus sociologique des disciplines linguistiques.* »

3. L'influence de l'ALF pour un siècle

Sever Pop (vol. II) a recensé les nombreux travaux menés hors de la Roumanie. Il donne par ailleurs la liste des élèves et auditeurs de Gilliéron, dans S. Pop & R.-D. Pop (1959). Ont suivi ces cours : Karl Jaberg, Albert Dauzat et bien d'autres. Tout cela confirme l'attrait de la dialectologie française ou « parisienne » à ce moment. Un tel paysage de la linguistique française et européenne laisse songeur : c'est d'un autre continent qu'il s'agit.

Une tradition gilliéronienne ?

Sever Pop, élève de Gilliéron lui-même, produisit la première partie de l'*Atlasul linguistic român* (1938, 1942). Nous appellerons cela l'influence directe (approbation méthodologique et prolongation). Des radicalisations y apparaissent inévitablement, comme parallèlement les élèves de Saussure radicalisèrent de leur côté le message de leur maître. Ainsi Pop développe-t-il souvent l'idée d'une dialectologie qui irait vers l'authentique, l'incontestable. C'est là une marotte très typique de la dialectologie, qui s'abstrait du changement et des réalités langagières. Une obsession des « bons » et des « vrais informateurs », cette poignée de témoins qui ne doivent être ni trop vieux (Pop évoque les informateurs édentés, qui manquent « de patience et de spontanéité »), ni trop jeunes, car les jeunes présentent des « patois mitigés », « ont une tendance accentuée vers l'innovation et sont fortement influencés par l'école ». Pop commente aussi le travail de Le Roux en Bretagne (ALBB, 1927), lequel était plutôt favorable à l'enquêteur « indigène ». Il écrit (II, 950) : « D'après Le Roux, on obtiendrait de meilleurs résultats si chaque parler était étudié par un indigène, doué d'une bonne oreille et capable de noter le plus exactement possible ; Un deuxième enquêteur contrôlerait celui-ci. On devrait questionner plusieurs sujets d'âge différent et épier, sans qu'ils s'en doutent, les gens qui parlent patois ».

Cette remarque qui prête à sourire, croise aussi les deux visions de l'enquêteur développées plus haut. Le natif doublé, ou contrôlé, par le non-natif (ou savant).

Jud, Jaberg, *les mots et les choses*

Avec Jacob Jud, Karl Jaberg et leur *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz* (Italie et Suisse méridionale, AIS, 1927-1960, études dès 1908), le tribut à l'ALF est admis, mais la prise de distance concerne les directions ethnographiques, on dirait aujourd'hui « empathiques », de cet atlas. Jaberg fit une multitude de remarques pénétrantes à propos de la dialectologie romane et de ses missions.

Un enquêteur de l'AIS, Paul Scheuermeier, écrivait que le questionnaire « doit être rédigé avec un grand sens pratique et la connaissance de la pensée et de l'âme du peuple ... Les questions ne doivent pas sentir la théorie ; il ne faut pas aborder des choses que le peuple ne connaît pas ; il faut éviter des

phrases qui ont été construites dans la tête d'un intellectuel, mais qui ne sortiront pas de la bouche de l'homme simple. Il ne faut pas demander des séries de mots qu'on range étymologiquement d'après l'intérêt qu'ils offrent à la phonétique historique (c'est le cas, ajoutons-nous, pour plusieurs monographies phonétiques). Les mots doivent être liés par le sens » (cité par Pop, I, pages 560 et suiv.).

Il y a peu, Sabina Canobbio (2011) nous a rappelé ce rôle créateur de Paul Scheuermeier qui laisse, outre ses résultats d'enquêtes, un corpus exceptionnel de photographies ayant permis les deux beaux livres de Sabina Canobbio et Tullio Telmon (2007, 2008). Le lien avec la théorie dite *Wörter und sachen* (Rudolf Meringer, Hugo Schuchardt), avec l'ALEIC ou le NALF, saute aux yeux. Cette approche peut être résumée par cette question émanant des fondateurs du courant : comment faire l'histoire des mots sans faire l'histoire des choses ?



**La vieille baratte de Galliate (Canobbio, 2011 : 284)
(n. 339 Archive AIS)**

Vers le Sud

Antoni Griera suivit les méthodes de l'ALF et les appliqua à son *Atlas Lingüístic de Catalunya* (ALC) : un seul enquêteur (lui-même, natif et catalanophone), des informateurs diversifiés en âges et en professions (un par point d'enquête, entre 10 et 90 ans, préférence pour les hommes etc.), un système de transcription adapté au domaine catalan à partir de l'ALF, un questionnaire notamment inspiré de l'*Atlas linguistique de la Corse*. L'enquête (1912-1922) porta sur 101 points, dont de grandes agglomérations, pour 1276 cartes. Griera innova avec un questionnement indirect, ne nommant pas directement l'objet. Une

distance était encore prise avec l'ALF. L'enquête se fit en catalan, ce qui en souligne la vitalité et le faible impact du castillan, même en ville, à cette époque.

Parallèlement à ce mouvement dialectologique se développe durant la première moitié du XX^e siècle un mouvement normativiste et militant autour de la langue catalane (de Pompeu Fabra aux « sociolinguistes catalans »). La « Renaixença » (Renaissance) catalane est en somme un appareillage à deux têtes, l'une recensant la réalité et la vitalité du catalan et des cultures catalanes dans l'espace géographique, et l'autre s'efforçant de remettre cette langue en place dans l'ordre politique et littéraire. C'est un mouvement qui a affecté d'autres langues et cultures de la Romania. Rarement avec autant de succès il est vrai ; On pense au *Félibrige* de Frédéric Mistral, plus haut évoqué négativement par Gilliéron.

Walter von Wartburg mit en doute en 1925 le choix d'informateurs « intelligents » qu'effectuait Griaer. Les résultats seraient ainsi faussés par un patois « trop embelli ou trop modernisé » (Pop, I : 372). Il plaidait aussi pour des informateurs regroupés en âge, car c'est le changement dans la langue qui se profile derrière le disparate des informateurs (idée fondatrice qu'on retrouvera dans la sociolinguistique labovienne). Ces remarques et d'autres conduisirent à de nouvelles approches en Catalogne, comme celle de l'ALDC, conçu par Antoni Badia i Margarit et Germà Colón, puis dirigé par Joan Veny. Ce domaine du catalan est particulièrement remarquable et l'on peut y constater comment les choses ont changé en quelques décennies, puisque quatre grands atlas s'y sont successivement intéressés (ALC, ALPI, ALPO, ALDC). C'est rare et méthodologiquement productif, car on peut voir ainsi comment change la langue et les conceptions même de la langue. Joan Veny (1978 : 7-37, « La geolingüística als Països Catalans ») a fait ce premier bilan en soulignant les changements ici intervenus depuis 1912.

La propension ethnographique

D'autres atlas s'opposèrent franchement à l'ALF. On a déjà évoqué l'ALEIC, mais il est juste de dire que de cette opposition sont nées dans l'ALEIC des idées révolutionnaires qui allaient se répandre : le respect de ce que dit l'informateur et de ses paraphrases, l'étude des proverbes et des caractères « folkloristiques » de la région, l'utilisation d'illustrations, une organisation thématique où apparaissent par exemple *La naissance, le mariage, la mort/ Le travail à la campagne/ etc.* (20 champs notionnels et leurs ramifications, ALEIC-Introduction). La dimension ethnographique, qui apparaissait aussi ailleurs chez des élèves de Gilliéron (voir Jaberg et l' AIS) était posée. Elle allait certainement féconder le champ.

Pointillisme, phonétique et phonologie

Un seul volume du curieux ALPI vit le jour en 1962, à partir d'enquêtes menées en 1931-1935, puis entre 1947 et 1954, à l'initiative de Ramón Menéndez Pidal (1869-1968). Bien que mené par de très bons linguistes (Tomás Navarro Tomás, Francesc de Borja Moll, Manuel Sanchis Guarner), l'atlas paraît totalement décalé par rapport à ce qu'étaient devenues les sciences du langage dans les années 60, par exemple les avancées de la phonologie structurale. Le « dépassement » de l'ALF se traduit par des transcriptions excessivement pointilleuses. Aujourd'hui même, celui qui veut accéder à ce corpus doit commencer par étudier préalablement le système de transcription de l'ALPI avant de passer aux cartes. Ce choix est-il légitime, ne serait-ce que par rapport à la structure des langues romanes de cette région ? Joan Veny (1978 : 35) souligne à ce sujet qu'il y a 26 réalisations possibles de /e/ (fermé) dans l'ALPI !

Le domaine catalan a ainsi produit deux extrêmes, les transcriptions de l'ALPI, « impressionnistes » comme l'écrit J. Veny, et celles de l'ALPO (voir plus bas), « très simplifiées », dirigées vers la langue plus que vers la parole, d'allure quasi-phonologique. Où placer le curseur entre ces deux types d'entreprises ? La question est typique de la dialectologie. Y a-t-il un véritable intérêt à complexifier les transcriptions et, pourquoi pas, de proche en proche, finir par considérer qu'il y a autant de « langues » que d'idiolectes ? Par ailleurs l'intérêt réel un atlas phonologique présenterait-il le moindre intérêt en matière d'étude de la variation ?

Ces points critiques avaient déjà attiré l'attention de Karl Jaberg, qui dans un compte-rendu de l'ALC de Griera, proposait quelques formules concises comme celle qui suit. Ayant rappelé la dichotomie *langue* vs. *parole* établie par Ferdinand de Saussure (qui à l'époque constituait une proposition théorique nouvelle), il écrit ceci : « *la parole est l'acte individuel du sujet parlant ; la langue est l'ensemble des conventions linguistiques passées entre les sujets parlants ; or ce qu'un dictionnaire (ou une grammaire) cherche à, fixer, c'est la langue, ce que l'atlas nous donne, c'est la parole.* » (Jaberg 1923 : 281)

Trésor et musée des langues

Le Berre, Le Dû & Brun-Trigaud (2005) disent de l'ALF qu'il est un « *monument irremplaçable, rare témoignage d'une civilisation rurale millénaire, de type oral, qui achève de s'éteindre aujourd'hui* ». Quels acquis peut-on retenir de cet atlas et d'autres ?

En premier lieu, la constitution d'un immense trésor roman, avant la « mondialisation ». Depuis la fin du XX^e siècle monte l'idée des « langues et cultures en danger », nous allons y revenir. La dialectologie romane a donné une avance considérable à cet égard, même si on a observé que la plupart des dialectologues ont jugé normale la mort des langues locales au profit des koinés nationales. Le trésor a été constitué et restera disponible pour des considérations d'évolution des systèmes langagiers et culturels dans cette partie du monde, sur

une durée de deux siècles environ. Plusieurs régions du monde souhaiteraient à présent disposer telle possibilité de remonter dans la mémoire collective.

Puissance de la linguistique romane

Ensuite, la dialectologie a étayé la force explicative de la romanistique. Les myriades de formes recueillies sont reliées au latin (langue-mère) par des faisceaux de fils diachroniques infiniment complexes, chaque fois communs (traits communs avec des parlers voisins) ou différents (traits divergents). Les « lois d'évolution phonétique » du XIX^e furent ainsi amendées par le terrain, les « fournis » de la dialectologie ne cessant d'accroître la solidité de l'édifice.

Les « lois » et leurs limites

D'après le cumul des « lois » en question, on devrait trouver tel signifiant à tel endroit. C'est le credo des Néogrammairiens (*Junggrammatiker*), relativisé par les dialectologues sur le plancher des vaches. S'ils admettent les lois d'évolution, ceux-ci démontrent que les « accidents » sont nombreux et qu'ils appellent des explications en termes d'histoire, de société, bref d'anthropologie langagière et culturelle.

En posant la question du « pourquoi ? » des exceptions, Gilliéron convertit la dialectologie en science dépassant la simple technologie de recueil des faits. La relativité des lois d'évolution, compensées par une foule d'arguments historiques, politiques, géographiques et sociaux, devient l'un des nœuds heuristiques de la dialectologie.

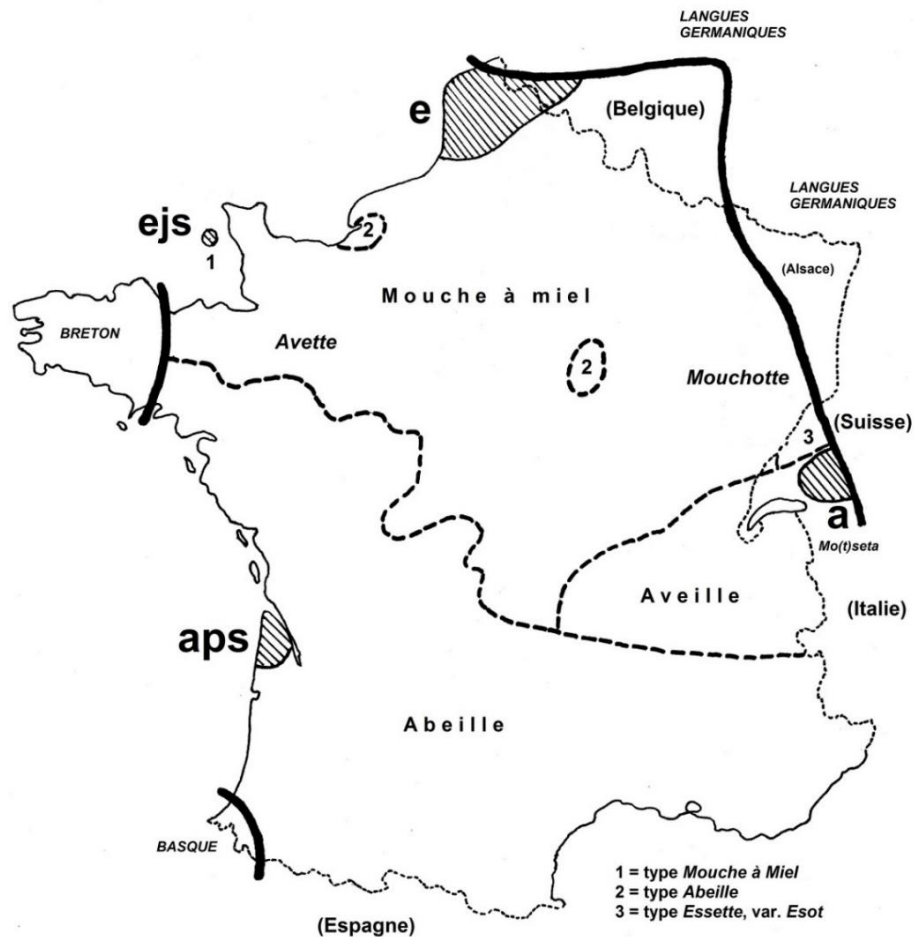
Pierre Guiraud (1968), donnait plusieurs illustrations de cette puissance explicative, à travers les noms de l'*abeille* dans le domaine gallo-roman (ci-après), les noms du *coq* en Gascogne (d'après l'ALF) ou en observant les traitements variables du /k/- initial latin en Normandie (d'après W. von Wartburg). Ces exemples ont servi et resservi, mais si les détails ont souvent été critiqués, leur propension systémique n'a pas vraiment faibli.

La dialectologie : point de vue externe, sociolinguistique

La carte qui suit est simplifiée (et largement francisée, ce qu'on ne ferait plus à présent). À ce genre de réserves près, elle présente l'avantage de révéler d'un coup d'œil macrostructures linguistiques et mouvements diachroniques sous-jacents.

Dans l'ALF, l'occitan est généralement du type /a'beʎo/ et formes apparentées (et non *abeille*), tandis que la zone francoprovençale présente certains produits comme /a'veʎa/, /a'veʎe/ et différents autres, généralement marqués par la sonorisation de la consonne latine intervocalique, /p/ > /b/ > /v/ (ici ramenés globalement à *aveille*).

Pour le détail exact des formes (et pour d'autres cartes bien entendu), on se reportera directement au site de la bibliothèque de l'université d'Innsbruck, qui a entièrement numérisé l'atlas (infra : bibliographie/ressources sur le WEB).



Les noms de l'abeille en France au début du XX^e siècle, d'après l'ALF et P. Guiraud (1968). Précisions par l'auteur (2018).

La dialectologie se fonde basiquement sur l'existence d'une communauté linguistique qui transcende et lie en même temps tous ses locuteurs, car le système de la langue doit rester fonctionnel. Les conflits que la langue produit de par sa propre dynamique évolutive (changements diachroniques) sont résolus lentement mais finement. La « pathologie verbale » (une langue pourrait donc être malade de sa propre dynamique interne) et la « thérapeutique verbale » qui s'en suit sont vérifiables par le menu dans le domaine gallo-roman, où se produit une surévolution des signifiants, avec atteintes diverses du principe de *discretion* (André Martinet). Selon Gilliéron (1918), à mesure que les signifiants se réduisaient en masse (tendance au monosyllabisme), les communautés créèrent des substituts :

a) par reconstruction morphologique et diffusion communautaire. APĪS-EM, qui allait devenir *é, a, ès* et autres, est remplacé progressivement/parallèlement par APĪCULA ainsi réinjecté dans la communauté, tandis que les formes originelles refluent vers les marges (où on les trouvait en 1900),

b) par substitution métaphorique (type *mouche à miel*) et différentes autres solutions mixtes (*mouchette, avette, essette*),

c) par emprunt. En ancien français une ‘abeille’ est une *ef* (ou *e* ou *ep*), des graphies qui reflètent la profonde érosion phonétique de la langue d’oïl. Mais cela jusqu’à la fin du XIII^e. Puis apparaît *abeille*, emprunté à la langue d’oc (1268, selon l’ATILF), qui supprime les formes originelles ou les repousse.

Par cette analyse, Gilliéron refondait la puissance du lien diachronie/dialectologie romane, montrant que cette dernière bénéficiait certes des travaux de la diachronie (philologie, glossaires) mais revivifiait en retour la lexicologie et la linguistique historiques. C’est sans doute pourquoi l’appellation qui convient peut-être le mieux à ce modèle est celle de « géodiachronie ».

On a dit, bien après-coup, que dans cette carte « Abeille » Edmont aurait commis des « bévues » (J. Picoche 1973 : 11-12), et même semble-t-il inventé des formes. Cela permet-il de déclarer : « *Dans ces conditions la démonstration s’effondre, et l’ouvrage ne présente plus qu’un intérêt historique* ». Non. La démonstration globale reste, qui affirme et prouve que la société agit constamment sur l’équilibre du système langue, nous sommes bien aux sources directes de la sociolinguistique. J. Picoche ajoute il est vrai : « *que son œuvre dépassait de très loin tout ce qui avait été fait précédemment dans ce domaine* ». On évitera surtout un jugement comme celui de M. Giacomo-Marcellesi (1973 : 98) pour qui « *désormais l’ALF n’est plus qu’un monument historique* », pour préférer l’appréciation nuancée de J. Séguy (1973 : 68) : « *l’ALF n’était pas exempt de lacunes et de défauts. Chose bien pardonnable à une innovation totale et de cette ampleur* ».

De l’ALF au NALF

Pour dépasser différents défauts et lacunes<w présumés de l’ALF, Albert Dauzat (dès 1939, revue *Le français moderne*) milite pour un *Nouvel Atlas Linguistique de la France* ou ALF par régions. Des enquêtes avaient déjà commencé et furent interrompues, d’autres ont continué durant l’occupation de la France (1939-1945). Les travaux institutionnels ont ensuite repris à la libération, avec le soutien du CNRS. Les publications d’atlas commencèrent dans les années 50 et se sont achevées durant les dernières années du XX^e siècle. Le CNRS se désengageant, certains dialectologues ont dû trouver d’autres mécènes, ou renoncer à publier leurs travaux.

En règle générale, chaque auteur ou chaque groupe d’enquête garde une marge de manœuvre, mais le NALF peut être globalement caractérisé :

- **par la densification des trames.** Il y avait dans l'ALF, pour l'Aube : 7 points d'enquête, et 26 dans l'ALCB. En Ille-et-Vilaine, l'ALBRAM passe de 9 à 24, etc. Cas extrême, l'ALPO comporte toutes les communes de la zone (382, dont 299 catalanes [France/Espagne] et 83 de langue d'oc). Cela reste exceptionnel.

- **par le fait que sont à l'œuvre des spécialistes des langues locales.** Trois exemples. Pierre Gardette (1906-1973) était né dans le Rhône et connaissait bien les zones de l'ALLY, Henri Guiter (1909-1994) venait du Vallespir (Pyrénées-Orientales), Jean Séguy toulousain et pyrénéen (1914-1973). On visait de la sorte à éviter les approximations ou francisations de l'ALF. Connaître les lieux permet aussi de mieux trier les questions. C'est le cas de Guiter, qui densifia les mailles mais réduisit le nombre de cartes.

- **par le fait qu'on y travaille souvent en équipes** (deux enquêteurs ou plus, à compétences variées). Avec le soutien du CNRS, des créations de postes et de missions d'enquêteurs, d'ingénieurs, furent possibles. Jusqu'aux années 80, des noyaux s'agrègent autour de personnalités comme celles que nous venons d'évoquer.

- **par le fait que de nouvelles sections se développent** dans la logique même de la propension écolinguistique et ethnographique déjà repérée : végétaux, vie rurale, techniques agraires etc. On maintient toutefois un volant de questions communes (qui permettent des comparaisons avec l'ALF ou d'autres atlas). Jacques Chaurand en parle clairement (1972 : 179) et Jean-Louis Fossat (1974) souligne une démarche holiste chez son maître Jean Séguy qui a joué un rôle de premier plan dans cette phase : « naturaliste, botaniste, pionnier de l'ethnoscience...[qui] a instauré la dialectologie dans l'ordre de la science humaine ».

- **par le fait que les méthodes d'enquête changent.** Avec les demandes directes dans la langue de l'enquêteur (type : *Comment dites-vous une vache ? le petit de la vache ?* etc.), on exerçait vraisemblablement une pression sur l'informateur. On comprit qu'il fallait changer cette façon de faire, et comme on l'a vu, Griera changea. Jacques Chaurand (1972) donne une série de conseils : questionnaires à trous, recours à des planches, à des herbiers, des photographies etc. Il fallait éviter d'influencer l'informateur, alors même que la pression du français devenait très évidente et que beaucoup de formes françaises s'étaient déjà imposées dans les patois (années 50 à 70).

- **par le fait que les transcriptions sont meilleures** en raison de la spécialisation régionaliste et de l'enregistrement aussi, qui permet de réécouter et de corriger des erreurs. Des milliers d'heures d'enregistrement devenaient disponibles dans le pays, et continuent d'être archivées sous nos yeux (Fossat 2011, Carton 2011),

au risque d'être perdues. Des sons ou phonèmes nouveaux peuvent alors apparaître et enrichir le point de vue sociolinguistique. En Haute-Bretagne existe une prononciation originale des finales d'infinitif en –er, généralement transcrite /è/ (type CANTARE > fr. *Chanter* /ʃãte/, gallo /ʃãtè/. C'est un trait connu (Chauveau, 1989 ; ALBRAM) et un traceur sociolinguistique, une des bases de l'identification régionale, face à la Basse-Bretagne ou à la Normandie (Manzano 1996, 2003).

Vers le Maghreb, développements et nouveautés

Pendant que la dialectologie s'établit et se diffuse en Europe, un double phénomène géopolitique d'ampleur se produit, qui concerne indirectement la linguistique française et la linguistique romane.

D'une part, certaines langues et cultures romanes, du « sud » notamment, commencent à expérimenter dès la fin du XIX^e siècle plusieurs formes d'infériorisation : économique, numérique, symbolique. La Romania, celle du Sud notamment apparaît dépeuplée et rurale, privée de pôles industriels d'envergure. Malgré une tradition coloniale ancienne de certains de ces pays (Portugal, Espagne, France, Italie), plusieurs sont en effet entrés dans une dynamique d'affaiblissement économique et politique. C'est par avance une sorte de « tiers-monde » roman qui tend à accréditer le pouvoir économique et symbolique croissant du Nord (Angleterre, Allemagne) sur le Sud. C'est particulièrement net pour le Portugal et l'Espagne, deux des plus vieilles et plus étendues puissances coloniales de par le monde, deux éléments moteurs de la dynamique européenne avant le XVII^e siècle, mais qu'on tend désormais à se représenter comme des pays « pauvres », « instables » ou « totalitaires », de toute façon déjà en perte d'influence. L'opposition Nord/Sud s'ancre durant cette période, elle devient un stéréotype collectif d'interprétation des paysages, des cultures et des langues. Un stéréotype plus ou moins lourd qui nous accompagne toujours, en Italie (*Italie du Nord* vs *Mezzogiorno*), en France (*France du Nord* vs. *France méridionale* et, à peine plus loin : *Corse*), en Espagne (où sont polarisés et mis en scène des extrêmes, tantôt politiques et culturels [type *Catalogne* vs. *Espagne/Castille*], tantôt économiques, opposant des riches à des pauvres, quand ce n'est pas des travailleurs à des paresseux [type *Catalogne* vs *Andalousie*]).

D'autre part, avec les colonisations nouvelles, celle de la France en particulier (des années 1830 aux années 1960), les puissances déclinantes d'Europe devinrent elles-mêmes un autre « Nord » pour d'autres « Suds », à travers l'exploitation des terrains coloniaux, présumés compenser la perte d'influence en Europe sur un double plan économique et démographique, symbolique également.

Du fait de l'emprise coloniale française en Afrique du Nord, il était logique que la recherche s'intéressât aux terrains maghrébins. Variation et diversité y sont patentes, d'abord sous la forme principale de la dualité *berbère* vs *arabe*, ensuite

parce que chacun de ces ensembles s'avère lui-même très diversifié, émiétté, sur un plan strictement géolinguistique.

André Basset (1895-1956, qui précéda Lionel Galand et Salem Chaker à l'INALCO-Paris, de 1941 à 1956) soutint une thèse de doctorat ès lettres : *Etudes de géographie linguistique en Kabylie* (publiée en 1929, voir 1929 a et b), embryon d'atlas du monde berbère. C'est un exemple rare d'approche atlantographique qu'André Basset poursuivra personnellement. Force est de constater que par la suite les projets dialectologiques ne se sont guère développés au Maghreb, en raison de tensions identitaires et politiques constantes qui entravent les recherches de terrain. Tout quadrillage du territoire se révèle difficile ici, soit par défaut d'adhésion des pouvoirs publics (hypersensibles aux questionnements langagiers et ethniques) soit par défaut d'adhésion des informateurs eux-mêmes. Enfin et surtout, une éventuelle dialectologie d'envergure, en mettant en relief les différences voire même les ruptures ethniques et culturelles (*Arabes vs Berbères*), aurait heurté fondamentalement le dogme de l'unité arabo-islamique des pays indépendants des années 1960-1980 : Maroc et Algérie en premier lieu.

L'une des exceptions contemporaines est semble-t-il sous nos yeux *l'Atlas linguistique de la Tunisie* (ALTu). Le lecteur pourra se reporter à Salah Mejri, Mosbah Saïd, Soundous Ben Hariz Ouenniche, dont on trouve plusieurs contributions sur le WEB. Il peut en outre se référer au volume 211 de la revue *International Journal of the Sociology of Language (IJSL) : The sociolinguistics of Tunisia* (Lotfi Sayahi dir. 2011).

Si durant la période coloniale l'ensemble berbère permit de réelles entrées de la dialectologie et de l'ethnographie, ce fut moins net pour le versant arabe où furent privilégiés des travaux sur l'écrit et la grammaire, les normes, la traduction etc. au sein d'un pôle très solide d'arabisants français. Certes, ceux-ci s'intéressèrent parfois aux variétés de l'arabe, mais bien souvent dans une optique préparatoire du concept de « diglossie » qu'ils contribuèrent à mettre en place (opposition interne *arabe classique vs arabes dialectaux*, Marçais 1930), ou pour revenir sur les conditions mêmes de l'arabisation du Maghreb. Incontestablement, l'aspect unitaire, homogène, dominait en ce qui concerne l'arabe, vu dans cette région du monde comme une référence fondamentale pluri-séculaire, depuis al-Andalus jusqu'aux productions littéraires du Proche-Orient au XIX^e siècle. Le contraste avec le berbère est sidérant, car tout semble opposer ces langues point par point.

William Marçais (1872-1952), figure du début du XX^e siècle, outre des fonctions importantes dans l'instruction publique algérienne, s'intéressa pourtant aux réalités régionales de l'arabe de différentes régions comme l'Oranie (Marçais 1908), la Tunisie, sur substrat berbère (Marçais, & Abderrahmân Guîga 1935), et dressa finalement le premier tableau d'ensemble de l'arabisation du Maghreb (Marçais 1938).

Les travaux sur le berbère, langue non écrite, ne pouvant s'orienter quant à eux vers la philologie et l'écrit (contrairement à l'arabe), il se produisit une véritable aspiration vers des études très ouvertes à l'intersection de la dialectologie, de l'ethnolinguistique, et balayant en outre régulièrement les domaines de l'histoire, de l'anthropologie et du droit coutumier. Bref les collocations externes (infra : *angle ethnographique*) qui rendirent la dialectologie suspecte et pusillanime face à la montée de la linguistique saussurienne et son point de vue « interne » autoritaire.

La masse des travaux est impressionnante. On ne la résumera pas en quelques lignes, mais comment ne pas évoquer, *a minima*, sans être injuste pour les oubliés, quelques noms qui accompagnent et nourrissent notre vue d'ensemble : en linguistique tels Emile Masqueray (1843-1894, cf. 1893), René Basset (père d'André) qui systématisa les recueils de contes berbères au Maghreb (1855-1924, cf. 1887), Edmond Destaing qui laissa de nombreuses descriptions du Maroc (1872-1940, cf. 1914, 1920 a et b), Samuel Biarnay, étroitement associé au dialecte rifain (1879-1918, cf. 1917) sans oublier l'histoire du droit et des coutumes, depuis Hanoteau et Letourneux notamment (1872). Du Rif au Sous marocain, de la Kabylie au monde touareg, les uns et les autres ont tissé un autre trésor des langues et cultures populaires, souvent parallèle à celui qu'établirent les romanistes, mais peu connu et diffusé en dehors du cercle des berbérissants. Comme pour la dialectologie romane, la propension phonétique et lexicale y est puissante, en même temps qu'une philologie des textes oraux berbères tendait à se constituer. Dans ces approches diverses, une revue comme *Hespéris* (Maroc, 1921) joua un rôle de premier plan.

Une mention spéciale pour Emile Laoust (1876-1952) dont le profil rejoint celui de plusieurs dialectologues romanistes du tournant des deux siècles. Il commença par être instituteur, en France puis en Algérie, avant de soutenir une *Étude sur le dialecte berbère de Chenoua, comparé avec ceux des Beni-Menacer et des Beni-Salah* (1912). Il fut ensuite titulaire de la chaire de langue berbère créée à Rabat sous le Protectorat français et produisit ou incita à produire plusieurs cours de langue berbère, recueils de contes et ethnotextes, tout en nous laissant plusieurs ouvrages de référence sur la langue berbère du Haut-Atlas marocain. Les thèmes en sont régulièrement le lexique (1920) ou même la toponymie (1939). Il utilisa directement la formule, déjà évoquée, du groupe « Wörter und sachen » dans ouvrage devenu un classique *Mots et choses berbères* (1920).

Que l'on prenne quelques minutes pour scruter un extrait de la table des matières et une planche, issus de cet ouvrage.

- Tljonja* provoque aussi les crues des rivières (Tamegrout), p. 224. — La mère « *Tangi* » de Tunis. — *Tljonja*, poupée d'enfant, p. 225. — Physionomie de *Tljonja* ; est-elle la Tanit ou la Virgo Caelestis de Carthage ? p. 228.
- Rites du roseau et de la bannière. — Le nom de *tljonja* donné à des cérémonies d'où est exclu le rite de la cuiller, p. 228. — La bannière considérée comme charme de pluie, p. 230. — Les rogations berbères, p. 234. — La bannière considérée comme rite propre à faire lever le vent, p. 234. — La bannière dans les rites de la moisson, p. 235. — La bannière dans les cérémonies du mariage, p. 237. — La bannière figure dans les cérémonies de la circoncision, p. 239. — La poupée d'enfant, *taslit*, serait-elle d'origine agraire ? p. 240.
- Autres rites de pluie. — La *taxallit n-unzar* ou « Prière de la Pluie », p. 241. — Les jeux de la koura et du tirage de la corde et leur action sur la pluie, p. 242. — Promener une vache noire provoque la pluie, p. 244. — La magie des nœuds dans les rites de pluie, p. 246.
- Rites contre la pluie. — Retourner une cuiller ou déverser un vase rempli d'eau de pluie conjure la pluie, p. 249. — Le miroir considéré comme attribut magique du soleil, p. 249. — Fumigation arrêtant la pluie, p. 250. — Action du feu sur la pluie, p. 250. — Planter une aiguille ou un clou dans le foyer arrête la pluie, p. 251. — Promenade d'une chienne autour du douar chez les Berabers, p. 251. — Rôle des chats dans les rites de pluie, p. 252. — Le jeu du *ssig*, p. 252. — Contre la grêle et le tonnerre, p. 252.
- Les étoiles. — Les taches de la lune, p. 254.

CHAPITRE VII. — La culture. — Le labourage.

- Vocabulaire, p. 257 à 275. — Le nom de la charrue et de ses accessoires chez les Berbères. — Divers types de charrue. — Superstitions relatives à la charrue. — La terminologie relative à la charrue est berbère, celle relative à l'attelage est d'origine latine, p. 275 et sq.
- Un saint agraire : *Sidi Sghrir ben Lmniar à Bzou*, p. 301. — Calendrier agricole, p. 302. — Les cultures et leur rotation, p. 304. — *Tayuga*, p. 306. — Les semailles, p. 307. — Cérémonies des premiers labours, p. 308. — *Amzwar* et *aneftous*, p. 314. — Cérémonie de Bouàboud : une victime est sacrifiée dans le champ, le matin du premier labour, p. 315. — Ces cérémonies ont pour objet de restituer au sol la *baraka* du grain et d'écarter du champ les mauvaises influences, p. 320. — La *tivizi* ou corvée, p. 321. — *Tuđerka* ou association, p. 329. — *Ausa*, p. 329. — *Taleddrar*, p. 330. — Le sarclage. — La cérémonie de *Maça* dans le Faħs de Tanger : des paysans se disputent dans les cultures un mannequin en figure de fiancée, p. 330. — Protection des cultures, p. 330. — *Asifeđ*, cérémonies à caractère magico-religieux en vue de protéger les champs d'orge des dégâts des oiseaux, p. 331.

CHAPITRE VIII. — La moisson. — Le dépiquage. — L'ensilage.

- Vocabulaire, p. 351 à 365. — Un saint agraire : *Sidi Bou Jmá*, patron des moissonneurs, p. 365. — Les prémices de la moisson, p. 366. — *Tiwizi n-tmegra*, p. 370.

POTERIES DES NTIFA



FIG. 41. *Afilâl.*



FIG. 42. *Agdur.*



FIG. 43. *Talbèrrâl.*



FIG. 44. *Aboqqâl.*



FIG. 46. *Tikint.*

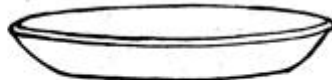


FIG. 45. *Anehdam.*



FIG. 47. *Tâqesrit.*

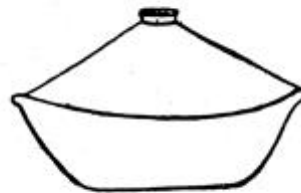


FIG. 48. *Tâjin et tasemtut.*



FIG. 50. *Aqelluâ.*

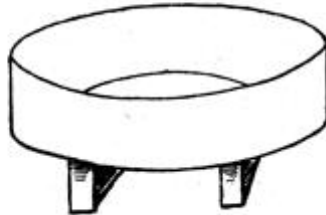


FIG. 49. *Tabla.*



FIG. 51. *Tajebbonit.*



FIG. 52. *Ahallab.*



FIG. 53. *Talèbirt.*

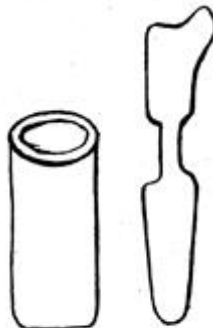


FIG. 54. *Aferdu, tajorit.*

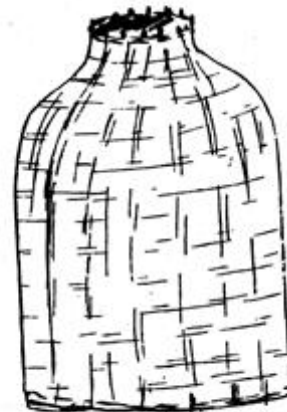


FIG. 55. *Ahüzam.*

Émile Laoust, *Mots et choses berbères* (1920 : 70).
« Ntifa » : confédération berbère de l'Atlas marocain.

On travaillait ainsi sur l'ancrage rural (notamment montagnard), du berbère et son enracinement historique, ethnographique, parallèlement à ce que faisaient les dialectologues romanistes sur leur propre terrain. Toutefois les préoccupations ethnographiques semblent en général plus poussées et systématiques dans le cas de l'Afrique du Nord. Car se cumulent ici le prisme de l'exotisme et la nécessité de reprendre à zéro la question de la description des langues observées, tout particulièrement l'univers lexical de ces dernières.

Une telle focalisation généra en un siècle (1850-1950) une véritable zone de crispation, ou comme on l'a dit et écrit souvent un « problème berbère ». Il faut dire que l'action coloniale, à travers les pouvoirs publics comme souvent à travers les sciences humaines du temps, tendit par différents moyens à séparer le monde berbère de l'ensemble souvent qualifié d'arabo-islamique. Toutes sortes de moyens et arguments, typologiques et stratiques (*infra*), tendirent à souligner, voire à exagérer les éléments de romanisation et de christianisation antiques du monde berbère. On espérait ainsi détacher un pan significatif du monde maghrébin et l'intégrer à terme à une nouvelle France d'Algérie (ou du Maroc). Si l'étude passionnée du monde berbère par des chercheurs français était donc en grande partie désintéressée, elle résulta aussi d'un calcul pour certains.

À une intersection de ces éclairages, comme de leurs dérives et des rêves associés, il y eut les travaux d'anthropologie somatique de Lucien Bertholon (1854-1914) et Ernest Chantre (1843-1924), notamment Bertholon & Chantre (1912, 1913).

Cet ouvrage, fortement décrié depuis, ne doit pas être abstrait d'une période scientifique ou l'anthropologie physique constitue la matrice principale de l'étude des sociétés préhistoriques et des sociétés exotiques, du point de vue colonial et européen. L'ouvrage n'est pas isolé, car la période est très favorable à ce type d'études alors que revient très régulièrement cette thématique d'une « race berbère » d'Afrique du Nord. On pourrait donc parler d'une véritable « berbéromanie », même si les Berbères, dans les faits, sont de très vigoureux opposants aux menées françaises en Algérie puis au Maroc, alors même que la dialectologie et l'ethnographie se développent et s'installent dans le réseau universitaire.

L'idée maîtresse de cette période fut en effet de souligner de nombreuses convergences (réelles ou supposées) entre monde nord-africain berbère et mondes ruraux de la France et de la Romania. C'est pourquoi reviennent pêle-mêle dans différents écrits de l'époque (scientifiques ou moins scientifiques) les remarques relatives aux statures, aux couleurs des cheveux ou des yeux, aux yeux bridés fréquents dans le Haut-Atlas etc. ; mais aussi les structures de la maison berbère, souvent rapprochée de la maison bretonne ou de l'auvergnate.

Et derrière ces observations, les explications proposées. Ces Berbères seraient-ils les représentants d'un monde ancien antérieur aux vagues sémitiques ? Méditerranéens ou même Indo-Européens, voire populations alpines et proche-asiatiques « englouties » ?

156

2 AVRIL 1914

Et les Arabes de l'Afrique du Nord? MM. Bertholon en parlent aussi, mais de manière à provoquer bien des étonnements, et c'est là un des points les plus remarquables du livre. Il n'y a plus dans l'Afrique du Nord d'Arabes vrais qu'à l'état sporadique, malgré l'arabisation très prononcée du pays sous certains rapports. Chose qui paraîtra plus extraordinaire encore, ces arabes véritables ne sont pas ceux que l'on croyait jusqu'ici reconnaître à leur haute taille, à leur face longue, à leurs orbites mégasèmes, à leur leptorhinie et à leur leptoprosopie, caractères au moyen desquels on les distinguait des Berbères. Ces caractères sont en réalité ceux du type nordique européen.

Quant aux Arabes vrais ils ne présentent pas cet ensemble de traits, ni en Berbérie ni dans leur pays d'origine.



Anthropologie maghrébine (Bertholon et Chantre, début XX^e)

Pour illustrer de tels points de vue, on peut extraire d'un compte-rendu des *Bulletins et mémoires de la société d'anthropologie de Paris* (1914, vol. 5, n° 5-2, pages 150 à 159) les deux documents qui suivent. Au-delà de la technicité et de la forme qui ont vieilli, on soulignera surtout la conclusion partielle : « Ces caractères sont en réalité ceux du type nordique européen », caractéristique du projet de légitimation de la colonisation française, voire de fusion progressive du Maghreb et de la France. Noter en outre que le montagnard tunisien du Kef

photographié, en médaillon, porte les cheveux ras et la longue mèche arrière des jeunes de plusieurs tribus berbères traditionnelles. Ces pratiques étaient également abordées par Laoust (1920 : 142-145, *La chevelure*), qui les observait notamment chez les Berbères du Rif et du Maroc central. C'est une réalité toujours présente, notamment au Maroc.

On voit donc que sans permettre l'éclosion d'un véritable mouvement global d'étude de la variation des langues et cultures au Maghreb, ce subcontinent a en réalité conduit à la maturation d'une thématique du *conflit des langues* sur une base principalement identitaire, bien souvent plus tranchée qu'elle ne l'était et ne l'est en Europe.

Le contexte colonial et, paradoxalement, celui de la décolonisation ont ainsi convergé pour fournir et stabiliser une matrice de la tension du contact des langues dans laquelle dialectologie et ethnographie prennent très facilement une tournure polémique. Tout cela peut expliquer pourquoi le Maghreb a longtemps paru rester en retrait par rapport aux sciences du langage (européennes), notamment la dialectologie telle que nous en avons rappelé quelques étapes : études berbères et études arabes étaient et restèrent fondamentalement séparées. Du coup, l'approche des groupes humains qui constituent la trame maghrébine a souvent suivi d'autres routes que la langue (géographie, histoire, sociologie), et l'anthropologie (en particulier physique) comme on vient de le voir.

Il fallut attendre la linguistique générale dans les années 60 (le structuralisme universaliste que révéla André Martinet aux publics francophones) pour voir les sciences du langage s'installer ou se réinstaller dans les universités. Cette version des sciences du langage, plus neutre de prime abord et surtout moins impliquée d'un point de vue identitaire, semblait à première vue convenir mieux à cette région du monde dès lors qu'elle neutralisait précisément les facteurs historiques, anthropologiques et identitaires de tension.

Mais *de facto*, la potentialité maghrébine d'appréhension du langage sur le mode identitaire, la question complexe mais récurrente des minorations et négations de langues, revinrent au galop quand arrivèrent au Maghreb (au Maroc surtout et aussi en Algérie) les informations sur les travaux sociolinguistiques, notamment en provenance des Etats-Unis et de France (à nouveau), ou de la sociolinguistique catalane que certains (les Berbères notamment) virent comme bien adaptée ou adaptable aux terrains maghrébins. La sociolinguistique s'est donc répandue comme une traînée de poudre dans les universités marocaines et algériennes dès les années 70-80. Depuis elle a certainement contribué à de meilleures résolutions du terrain maghrébin, en favorisant la reconnaissance de la langue berbère en particulier, laquelle a très bien avancé depuis deux à trois décennies au Maroc et en Algérie. Du Maghreb sont donc venues et viendront encore de nombreuses contributions à une linguistique globale de la variation (Manzano 2011-2).

4. Les « angles d'attaque » de la dialectologie

L'angle ethnographique

C'est l'un des soubassements les plus facilement repérables dans l'histoire de la dialectologie, particulièrement évident quand on traite de lexique et de liaisons entre lexique et organisation de l'espace, entre lexique et évolution des langues, quand on traite aussi de toponymie. Une covariance fondamentale apparaît, qui relie organisation segmentaire de la société et des pratiques, et leurs résultantes en langue. Ce fut l'idée principale et la théorisation du groupe *Wörter und sachen*, que nous venons de croiser aussi par l'intermédiaire du Maghreb.

Tôt ou tard donc le dialectologue « normal » s'intéresse aux rouages de la société qu'il décrit, et convoque d'une manière ou d'une autre l'ethnographie, c'est-à-dire la description des pratiques que la langue dénomme. Onomasiologie ou sémasiologie disent bien que les grilles d'interprétation du réel varient d'une langue à une autre, l'identité totale et la traduction automatique se révélant un leurre. Paradoxalement, ce fut l'un des plus fervents diffuseurs du structuralisme (Mounin 1969, 1972) qui, après Bernard Pottier, contribua par ses travaux à maintenir cette queue de la comète dialecto-ethnographique au sein du raz-de-marée universitaire de la linguistique structurale dite « générale » dont il fut lui-même l'un des agents.

Chez la plupart des dialectologues pourtant ce « pas » ethnographique qui semble si naturel (par exemple chez les berbérisants) ressemble plutôt à une muséographie limitée et frileuse qui glace les objets, se bornant à montrer par exemple ce qui va disparaître bientôt, mais sans références solides en ethnographie et ethnologie générale, comme si cette intrusion dans le fonctionnement ethnique n'était pas du ressort de la dialectologie. L'affichage d'une dimension « ethnographique » est ainsi souvent resté une pétition de principe, car réputée « science du langage » la dialectologie signifiait ainsi qu'elle ne saurait se confondre avec l'ethnographie et l'ethnologie et qu'il y avait là deux champs d'action séparés. La science analytique prenait donc le pas sur la science systémique, diminuant probablement la puissance de la dialectologie en lui ôtant l'une de ses potentialités les plus riches.

Néanmoins, certains atlas justifient largement la dimension ethnographique, comme l'ALLY (P. Gardette) avec des illustrations et des commentaires techniques qui témoignent d'une société rurale du milieu du XX^e siècle qui n'existe plus 70 ans plus tard. L'ALBRAM aussi (G. Guillaume & J.-P. Chauveau), a produit un corpus d'annexes, de cartes et de paraphrases relatives aux espèces végétales et aux méthodes culturelles de cette région conservatrice de l'Ouest français. Mais c'est souvent hors des atlas qu'on trouve des études vraiment ethnographiques et dialectologiques, comme ces trois jalons d'une riche tradition : René Lepelley (« Les pommes en Normandie », 1973), et pour les

Pyrénées centrales, Jean Séguy (*Les noms de plantes*, 1953) ou A. Th. Schmitt (*La terminologie pastorale*, 1934).

Plus troublant encore, la jonction entre dialectologie et ethnolinguistique ne s'est pas produite en dépit de la parenté criante des deux disciplines. L'étanchéité des champs d'action est presque parfaite : Sapir, Whorf et leurs épigones sont vus à des années-lumière, et l'on pourrait chercher à la loupe les citations de l'ethnolinguistique amérindienne (ou autre) chez les dialectologues français.

Bernard Pottier fut l'un des seuls à imaginer ce type de passerelle, une jonction théorique des courants qui permettrait de lutter contre les diktats de la linguistique dite « générale ». Il fut ignoré ou critiqué pour cela, d'autant que dans ces années 70 les nouvelles recherches de type sociolinguistique étaient principalement classées (à tort ou à raison) à gauche politiquement, et l'ethnolinguistique principalement à droite. Outre ce déport discutable, l'ethnolinguistique a été littéralement phagocytée par le « généralisme », devenant en quelque sorte une méthode de description structurale synchronique des langues exotiques, clefs en main. Sans qu'on y prenne vraiment garde, s'enkysta alors une représentation de ces deux groupes : les langues du passé ou bientôt du passé (pour diachroniciens et dialectologues), les langues d'ailleurs et sans écriture (pour ethnolinguistes : domaines amérindiens, africains, austronésiens et océaniens). Au centre, comme l'écrit J. Ph. Dalbera (2013), repris plus loin, les « vraies langues », anglais, français, autres ; en réalité les fondements de la mondialisation qui avait commencé.

Taxinomie et « frontières » de langues

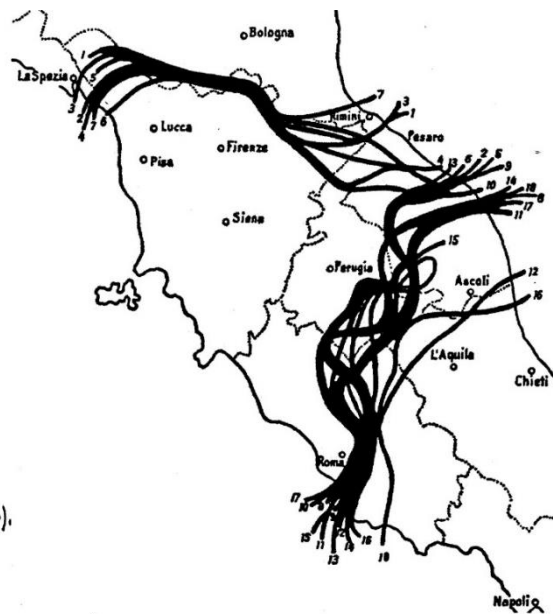
Avec les différents atlas régionaux qui ont été évoqués, on a sans doute mieux départagé langues et variétés de langues, parfois au village près. Ce qui était très vague avant la dialectologie devint plus précis, non sans poser différents problèmes méthodologiques. Cette façon de faire, conforme aux missions initiales de la discipline (définir les variétés ou segments régionaux de la langue) consistait aussi à poser de manière incessante le thème mythique de la « frontière ». Les langues ont-elles des frontières nettes, comme les territoires politiques ?

Pour répondre à cette question, la première option méthodologique est d'ordre qualitatif. On suspecte des « frontières » (toujours avec des guillemets) quand les isoglosses s'accumulent quelque part. Ce sont des « faisceaux d'isoglosses », ou des « bourrelets d'isoglosses » si l'accumulation est très dense. On voit cela dans la carte de l'Italie centrale établie par Gerhard Rohlfs (1937).

En effet, si l'on trace les parcours de terrain pour 18 items, on observe qu'un « bourrelet » septentrional sépare l'italien dit « centro-méridional » des parlers du Nord (ou gallo-italien), très dense vers le milieu, bien plus dispersé à l'ouest et surtout à l'est. C'est ce que les romanistes qualifient régulièrement de « ligne La Spezia/Rimini ».

On notera en particulier des isoglosses discriminant Romania Occidentale et Romania Orientale, comme les isoglosses 1 (intervocaliques sonorisées au nord, sourdes au sud : *ortiga* vs *ortica* < ÜRTICA), 2 (chute du vocalisme atone final au nord : *sal* vs *sale* < SĀLE). Il existe toutefois un sas entre le Nord et l'Italie du Sud, qui correspond aussi à la zone d'émergence de l'italien normatif (Toscane) et dont le bornage méridional annonce les parlers typés du sud de l'Italie (et de la Corse), au sud-est de Rome.

1. Limite méridionale du type *ortiga* « ortica » (-c->-g-).
2. Limite méridionale du type *sal* « sale » (chute de -e).
3. Limite méridionale du type *cavei* « capelli » (-p->-l-).
4. Limite méridionale du type *spala* « spalla » (-LL->-l-).
5. Limite méridionale du type *slér, slar* « sellaio ».
6. Limite méridionale du type *pā* « pane ».
7. Limite méridionale du type *incò, incù* « oggi ».
8. Limite septentrionale du type *ferraru* « fabbro ».
9. Limite septentrionale du type *frate* « fratello ».
10. Limite septentrionale du type *fèmmina* « donna ».
11. Limite septentrionale du type *figliomo* « mio figlio ».
12. Limite septentrionale du type **TENERE** pour **HABERE**.
13. Limite septentrionale du type *cozza* « coscia ».
14. Limite septentrionale du type *lu cimice* « la cimice ».
15. Limite septentrionale du type *fagu* « faggio ».
16. Limite septentrionale du type *mondone* « montone » (-NT->-nd-).
17. Limite septentrionale du type *dienti* « denti » (métaphonie).
18. Limite septentrionale du type *acitu* « aceto » (métaphonie).



Isoglosses en Italie centrale, d'après G. Rohlfs, *La struttura linguistica dell'Italia* (1937)

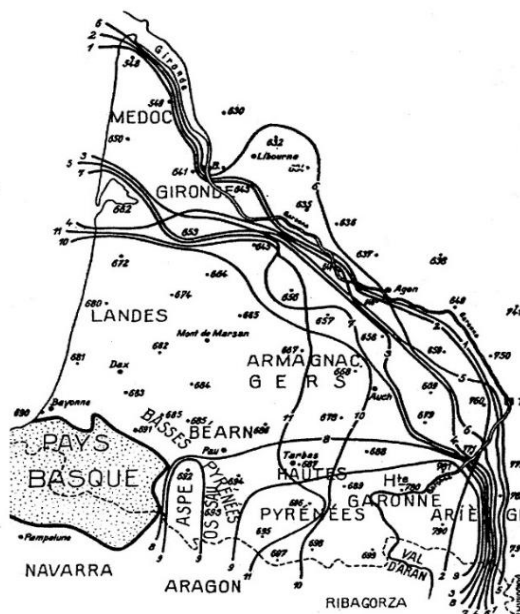
D'autres seuils pourraient être rappelés : la « ligne Joret » qui traverse la Normandie (Charles Joret 1883, René Lepelley 1978), la partie supérieure de la Garonne qui sépare gascon et languedocien (Bec, 1968 ; Rohlfs, 1935).

La carte suivante, encore tirée de Rohlfs, montre que la délimitation de la zone gasconne est très franche dans le cours supérieur de la Garonne (les isoglosses s'y superposent) et se relâche ensuite vers le Nord et l'Ouest (Bec, 1968), bien que l'ensemble gascon soit visiblement structuré autour d'une personnalité dialectale plutôt nette. C'est ce genre de cartographie et les problèmes qu'elle laissait entrevoir qui allait engager Jean Séguy et son équipe dans la dialectométrie à l'université de Toulouse (ci-après).

Limites Linguistiques en Gascogne

(d'après l'Atl. ling. de la France)

1. *-ll > -l, -ll > -r-* (*agnèl, agnèro*: c. 11)
2. *f > h* (*harlo* 'farine': c. 539)
3. *r- > arr-* (*arrè* 'rien': c. 1158)
4. *-n-* disparaît (*lào* 'lune': c. 788)
5. *nd > n* (*loune* 'tondre': c. 1724)
6. *praube* 'pauvre' (c. 981)
7. *que bieni* 'je viens' (c. 1361)
8. quand mon fils *soit* grand (c. 514)
9. *et* 'le', *era* 'la' (c. 386 et 727)
10. *machèro* 'joue' (c. 724)
11. *tòs* 'auge' (c. 70)



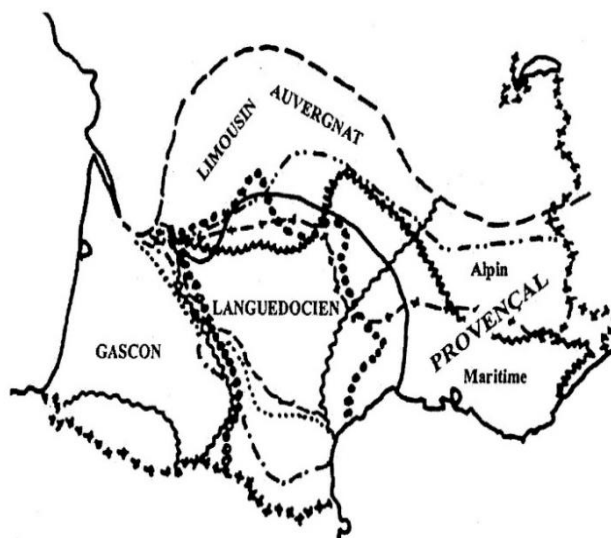
Isoglosses du gascon, d'après G. Rohlfs, *Le gascon* (1935)

In : Marcellesi-Gardin (1974, 208)

Toute la Romania peut être segmentée de la sorte à partir de tels bourrelets réputés « frontières » ou « seuils », c'est le *b-a ba* de la dialectologie romane, et c'en est un acquis peu discutable. Parmi des centaines de cartes du genre dans la Romania, on donnera également la carte « Dialectologie occitane » de Jacques Allières (2001), qui segmente « à vue » le domaine à partir de 9 isoglosses significatives permettant une bonne discrimination au sein du domaine observé.

La première forme appartient au languedocien central, sauf au numéro 4.

- 1. PASTA, SCALA > *pasta, escala* ['pasto] [es'kalo] / ['pahto] [eh'kalo], [pa:to] [e:'kalo]
- 2. CANTARE > *cantar/chantar*
- 3. SUDARE > *suzar/suar*
- 4. PANE > *pan/pa* a. gascon/languedoc., b. prov./languedoc., c. gascon/béarnais
- 5. SAL(E) > *sal/sau*
- 6. VINU > [vi(n)]/[bi(n)]
- 7. DIURNU > [zur][jur] / [dzur][dzur]
- 8. FACTA > ['fajta] / ['fatʃa]
- 9. FACTU > [fejt] / [fajt] / [fatʃ]



Dialectologie occitane (J. Allières, 2001 : 222-223)

On voit des sous-ensembles s'imposer visuellement. Le gascon, déjà mentionné. Un occitan dit « moyen » incluant provençal et languedocien (ce dernier constituant le centre et la base actuelle de l'occitan normatif), l'occitan septentrional ou « Nord-Occitan », de la zone alpine au Limousin. Ce sont à chaque fois des traits d'évolution diachronique majeurs, convertis en traits géodiachroniques ou « items », qui jouent le rôle de discriminants : type isoglosse 2 CANTARE > *cantar* (Oc central et méridional) vs *chantar* ou *tsantar* (Nord-Occitan) ; soit encore des traits un peu moins visibles mais qui produisent plusieurs conséquences, comme l'isoglosse 9 : traitement de la diphtongue de coalescence (a + [kt] > [jt] ou FACTU > *fait*). Le produit [aj] (= [fajt]) caractérise au XX^e siècle la plupart des régions centrales, tandis que l'inflexion [aj] > [ej] (= *feit/heit*) affecte le sud du languedocien et le domaine gascon (Bec 1963 : 55-56). On sait aussi que plus au sud encore, le catalan réduit dans le temps et dans l'espace la diphtongue (ei) de l'aquitano-pyrénéen en *fet*.

Ce dernier commentaire ramené à une forme très brève montre, s'il était besoin, combien point de vue diachronique et point de vue dialectologique ou géolinguistique sont interdépendants et en réalité insécables. Le remarquer revient à rendre grâce aux travaux effectués en amont depuis plus d'un siècle, car ils autorisent de fines approches de la variation des langues sur le terrain. Mais en même temps la question des limites, des frontières, semble sans cesse repoussée, remise en question. C'est probablement le mythe de Sisyphe des dialectologues.

Des situations de ce genre ont souvent été débusquées, comme le *Croissant*, transition entre langue d'oïl et langue d'oc (G. Brun-Trigaud 1990). L'existence de telles zones interférentielles handicaperait toujours la clôture d'un raisonnement net sur les « frontières ».

La dialectométrie

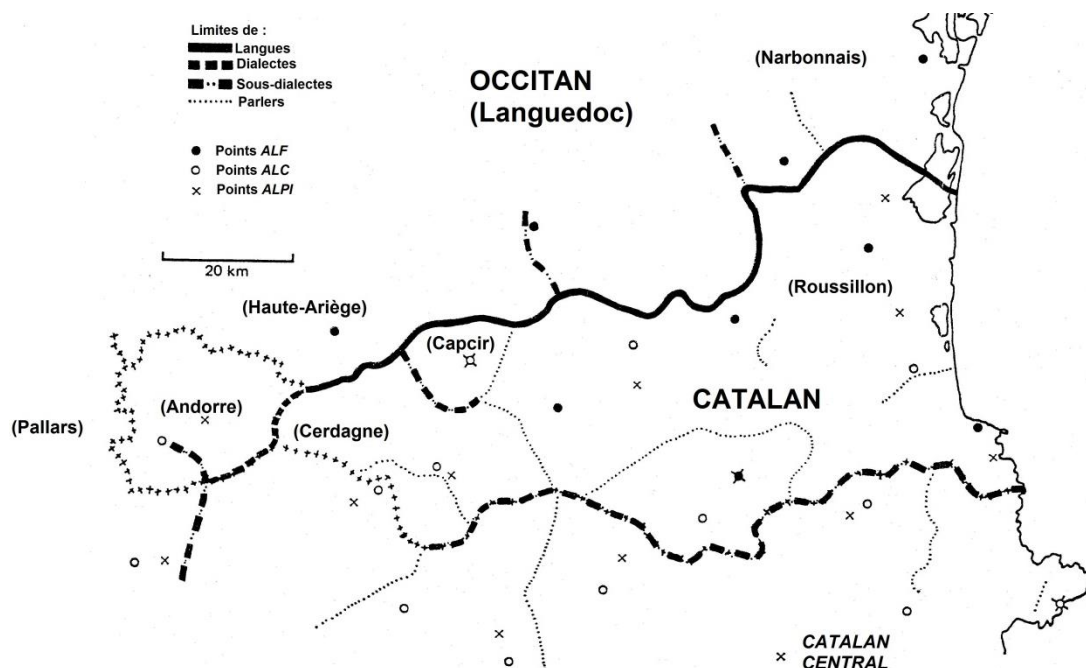
Une deuxième option entend dépasser la seule accumulation graphique d'isoglosses en proposant une quantification des variations et des seuils. Deux atlas et deux personnalités ont servi de modèle à la dialectométrie. L'ALG (J. Séguy) et l'ALPO (H. Guiter). W. Möhlig (1986) rappelle que d'autres chercheurs se sont engagés dans cette voie, en Afrique notamment. Dans différentes régions du monde où les linguistes manquent de repères diachroniques (G. Guarisma & W. Möhlig 1986), les quantifications peuvent alors servir d'outils de décision en vue d'une taxinomie. Comme de telles régions relèvent, ainsi que nous l'avons dit, de l'ethnolinguistique, une possibilité de deuxième rencontre a été escamotée, celle de la dialectométrie romane et de la dialectométrie des « territoires de l'ethnolinguistique ». Il est à nouveau sidérant d'observer que la dialectométrie romane des années 70-90 ignore globalement les travaux de nature proche menés à la même époque en Afrique ou en Océanie.

Dans le champ roman, d'un article fondateur de Séguy (1971) et de son équipe (Xavier Ravier, DRF, 1973), on retiendra l'idée que l'homogénéité d'une

langue résulte prioritairement de la morphosyntaxe, puis du matériel phonétique, le lexique créant le plus de distance, en constituant un nœud d'intercompréhension ou au contraire de distorsion entre locuteurs dialectaux.

Henri Guiter a réussi un tour de force en confirmant l'existence d'une frontière de langues, mais aussi de circonscriptions dialectales et sous-dialectales. Cinq décennies après l'ALF, la démonstration devenait pertinente, l'entêtement semblait avoir payé. Quand on connaît la région et ses variations, cette taxinomie n'est guère contestable. Des faits suspectés dès l'époque de Krüger furent prouvés, comme l'existence de poches intermédiaires entre l'occitan et le catalan, au Capcir, à Vingrau et ailleurs.

En se basant sur les données de trois atlas antérieurs (ALF, ALC, ALPI), H. Guiter prouvait l'existence d'une frontière entre occitan et catalan, ainsi qu'un relatif écartement entre France et Espagne au sein du domaine catalan. On voit aussi immédiatement où sont situées les zones de transition peu marquées (type Cerdagne), tandis que certaines sections s'isolent métriquement (Andorre, Capcir). On ne manquera pas de voir en arrière-plan les effets d'une gradation hypsométrique de la variation d'est en ouest, par exemple du Narbonnais vers la haute Ariège (occitan), ou de la Cerdagne vers le Pallars (catalan).



Limites dans les Pyrénées méditerranéennes selon la dialectométrie, d'après l'ALF, l'ALPI et l'ALC

H. Guiter (*Les dialectes romans de France...1973*, p. 95)

Le discours de la dialectométrie a dérouté nombre de linguistes, de formation principalement littéraire. Il est vrai aussi que différentes critiques sont possibles. Par exemple, H. Guiter était un catalaniste convaincu, alors que se développait la théorie « occitano-romane » de Pierre Bec (1963, 1970-1971). Ses écrits (peu diffusés) montrent qu'il vivait mal ce qu'il voyait comme une tentative d'annexion de la part des « occitanistes ». Comment les 565 cartes de l'ALPO ont-elles été choisies ? 2000 ou 3000 cartes donneraient-elles les mêmes résultats ? La « frontière » entre occitan et catalan est-elle une muraille de Chine ? ou simplement un *bourrelet* particulier au sein d'un continuum macro-régional ? Avec des mesures portant sur l'ensemble des langues romanes, la coupure entre occitan et catalan serait-elle encore aussi nette ? On sent bien qu'il s'agit à nouveau d'une affaire de curseur et, souvent, de point de vue des chercheurs qui choisissent des traits et leurs incidences sur le système et la quantification. Tout dépend du dosage des ingrédients à l'entrée de la machine dialectométrique, qui détermine inévitablement ce qui en sortira.

Réalités des découpages dialectaux, aires et diasystèmes

Dans ce contexte scientifique, on a régulièrement pensé qu'en augmentant le maillage, en ajoutant des questions plus fines, on cernerait mieux les unités. On vient d'évoquer l'ALPO, qui donne une forte impression d'exhaustivité. Mais pourrait-on raisonnablement étendre de genre d'approche à l'aire de couverture de l'ALF, ou, qui plus est, à l'ensemble de la Romania ? Probablement ne pourrait-on jamais faire ce genre de travail chimérique, d'autant que les paysages linguistiques continuent d'évoluer, et de plus en plus vite en Europe. Des langues simplement menaçantes en 1920 sont devenues quasiment totalitaires aujourd'hui en traquant le moindre espace de survie où vont se réfugier tant bien que mal des usages régionaux de moins en moins « purs », si l'on peut parler de pureté.

Face à de telles mutations, la dialectologie s'est présentée comme une vis sans fin, sans trouver forcément les arguments permettant de traiter les mutations en question. Au fond était-ce bien nécessaire dans l'esprit de la plupart ? Si l'on reprend la quête douteuse de l'ancien et du vrai, du régional, il restera bien toujours quelques locuteurs porteurs de parlures régionales (ou semblant l'être), alors même que le système langagier global du lieu d'enquête n'aura déjà plus rien à voir avec ce que disent les glossaires ou atlas précédents.

D'autre part, plus on ajoute d'éléments, moins on y voit clair la plupart du temps. Le dialectologue (qualitatif ou métricien) choisissant les questions à poser, les isoglosses qu'il met en avant, on se demandera aussi pourquoi il a procédé ainsi, ce qui ramène toujours au leurre de la « neutralité ». Mais s'il ne choisit pas, l'objet paraît plus confus encore. Quant à la dialectométrie, contournement du discours qualitatif sur les aires, elle n'a pu ou su s'imposer durablement.

De fait, les questions principales avaient été posées cruellement par Saussure. Alors même que les dialectologues sont lancés sur le terrain depuis quelques années, on trouve à la page 278 du CLG :

« *Quand [les] concordances sont suffisamment nombreuses on peut, par approximation, parler de dialectes* » ou : « *Les langues n'ont pas de limites naturelles* » !

On achoppe ainsi, constamment, cycliquement, sur la définition complexe de ce que peut être un dialecte. Parmi des centaines de définitions, nous retiendrons celle de Fernande Krier, au début d'un de ses articles (2010 : 61) :

« *Qui dit dialecte dit recherche interdisciplinaire des variables historiques, écolinguistiques, sociolinguistiques, géolinguistiques et pragmatolinguistiques. Un dialecte est un système linguistique qui a des traits phonétiques, grammaticaux et lexicaux caractéristiques et qui est subdivisé en sous-systèmes diatopiques plus ou moins différenciés* ». Propos de 2010, mais qui exprime d'autant mieux l'emprisonnement potentiel de la dialectologie et cette condamnation à vérifier encore et encore sur le terrain, sans grand espoir d'issue au vu du nombre de variables. C'est bien la condamnation de Sisyphe.

Face à cet enfermement, le système de la dialectologie romane semble en cours de déplacement depuis les trois dernières décennies du XX^e siècle. Le mot dialecte, présent depuis les origines, a sérieusement régressé, comme s'il était devenu saugrenu. En revanche la lexie « aire dialectale » s'est diffusée, accompagnée d'un concept nouveau, le « diasystème ». Pierre Bec est l'un des fondateurs et pédagogues de cette manière de voir les choses, qui a notamment accompagné la théorie « occitano-romane », tandis que ses *Éléments de phonologie romane* et la *Classification des langues romanes* restent exemplaires (Bec, 1971. Tome II, pages 419 à 473). On ne sait sur quoi le mouvement débouchera, mais sans doute abandonnera-t-on l'espoir fou de délimiter langues et dialectes au cordeau. « Dialecte » paraît en effet bien péremptoire et limitatif, tandis qu'aire dialectale autorise un rassemblement souple de traits et d'isoglosses. La plupart des locuteurs de France, en 1900, parlaient au village une langue principale (leur « patois » ou langue locale) parfois émaillée de français. À présent ils sont majoritairement monolingues en français, soit bi-, voire trilingues et plus. Les registres se sont multipliés (parlers régionaux, variétés de la langue nationale, intrusion de langues internationales dans certains contextes etc.) à travers les régions, les statuts socio-professionnels etc. L'éventail des langues s'est donc élargi pour tous et la théorie même du dialecte (à plus forte raison du « patois ») est sujette à caution pour ne pas dire atomisée. Sauf à reprendre la litanie de Pop et aller rechercher l'informateur le plus isolé possible, qui ne fera que répercuter une éventuelle langue du passé.

Du primat lexical à « l'éternel recommencement » de la dialectologie ?

La dialectométrie toulousaine a soulevé l'idée d'un « primat lexical » dans la construction des espaces d'intercompréhension, de cohérence et de distorsion dialectales. Séguy (1971 : 351) écrit : « *tant que le dialecte est fonctionnel, c'est-à-dire sert aux communautés en contact...la distance lexicale se tient au-dessus du seuil de 50, où commence la difficulté* ». Quand un mot sur deux devient

incompréhensible c'est l'ensemble du message qui se brouille, même si les structures phonologiques et morpho-syntaxiques assurent encore une forme de cohésion, en indiquant qu'il s'agit de la même langue. Mais outre l'intérêt de cette remarque pour une théorie globale de la communication dans les langues naturelles, il faut considérer la suite. Séguy toujours : « *Sa grandeur [celle de la distance lexicale] dépend d'un faisceau de facteurs qu'on n'est pas encore près de mettre en équations : montagne/plaine ; hostilité/amitié ; persistance des divisions tribales/effacement ; unité ethno-culturelle/discontinuité ; autarcie/économie ouverte ; les diverses données historiques, géologiques, climatiques etc.* ». Revoilà donc la plaie béante de la dialectologie, qui en fait clairement une composante du « point de vue externe » (Saussure, CLG. Chapitre V de l'Introduction, pages 40 à 43), et la condamne à une infinité d'explorations. Le lexique est bien un fondement essentiel de la dialectologie, mais aussi son poison.

Cela se voit également avec la « théorie des strats », récurrente en romanistique, mais dont beaucoup se sont éloignés aujourd'hui. Sans entrer dans le détail, on ne fera que rappeler ici que nombre des terminologies couramment disponibles en romanistique résultent de cette théorie : ainsi le français est l'une des langues du groupe *gallo-roman*, lui-même résultant du dépôt d'une couche principale romane sur un *substrat* indo-européen de type celtique, en l'espèce gaulois. Cette théorie, banale dans les études françaises au cours du XX^e siècle, tend à démontrer que la langue gauloise (substrat), avant de disparaître, communique à celle qui restera (le roman) différents traits d'ordre phonique, différentes préférences lexicales qui deviennent des spécificités régionales puis des constantes des langues romanes issues de la région en question. L'explication, on le voit, renvoie forcément à une problématique de contact des langues, à une période de diglossie où le gaulois joue lui-même le rôle de langue régionale ou locale, chez des locuteurs progressivement romanisés.

Cette théorie de la constitution diachronique des langues est en priorité fondée sur les dimensions lexicale et onomastique, ainsi que sur des arguments phonétiques, ce qui rejoint indirectement les réflexions typologiques et dialectométriques. Les traces d'influences morpho-syntaxiques sont du coup les plus rares et souvent les plus contestées ou combattues.

Dans la théorie des strats, le secteur le plus explosif est sans doute celui du *superstrat*, qui s'applique au dépôt d'une langue supplémentaire sur une langue romane déjà en formation. Du coup, la langue intrusive tend mécaniquement à s'imposer à/ou à coexister avec la langue des sujets nouvellement dominés. Tel est le cas de la langue des Germains, déposée par couches successives sur la Romania durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, avant que la Romania linguistique et culturelle ne l'emporte pourtant définitivement. On doit également remarquer qu'habitude a été prise par les linguistes d'utiliser le mot strat au masculin (vs fr. *strate*), ce qui permet de suspecter une origine non romane. On

perçoit donc à nouveau le lien avec la science allemande et l'on peut ici évoquer l'un des fondateurs de la « théorie des strats », Hugo Schuchardt (1842-1927), également associé au groupe *Wörter und Sachen*. Cette théorie « tendue » s'est bien installée sur la scène scientifique de la fin du XIX^e siècle à la première moitié du XX^e, en même temps que se développe la dialectologie et dans le cadre de l'affrontement franco-allemand déjà évoqué.

De même, la théorie des strats, celle du superstrat en particulier, se répand alors même que le colonialisme est une réalité concrète de la politique française. Tout en subodorant que les Allemands instrumentalisent (à des fins intéressées ?) le superstrat germanique des langues romanes, le Maghreb laisse également à voir que le français est lui-même devenu une langue coloniale, même si on assume cela en parant le français d'un cortège de qualités présumées : il est la langue de la libération, de la culture, de l'ouverture d'un monde maghrébin fermé et centré sur son arabo-islamisme. Il faudra ultérieurement revenir sur cet emballement autour de la colonisation à tous les étages. La Romania « originelle » du Maghreb (l'un des substrats, après le substrat punique) aurait été ainsi recouverte par l'arabisation (thème des Arabes eux-mêmes « colons »), et outre les peuples romans et christianisés d'Afrique du Nord, le peuple autochtone des Berbères a lui-même été colonisé. Ces mêmes Arabes, qui auraient étouffé la Romania d'Afrique et exercé une pression anthropologique et sociolinguistique constante sur la Berbérie, ont également colonisé l'Espagne et y ont « déposé » la Romania linguistique et les peuples romans d'Espagne, du VIII^e au XV^e siècles. Les incontestables influences lexicales et toponymiques de la langue arabe disponibles de l'Andalousie à la Catalogne méridionale corroborent ces faits. Mais on voit aussi que ce genre de discours peut être retourné dans tous les sens et prête potentiellement à tous les dérapages possibles.

Au-delà du caractère forcément polémique de la plupart de ces observations, il est certain que toute la Romania (et le monde méditerranéen sur lequel elle s'appuie) peut y passer, les langues se superposant, disparaissant ou se renouvelant par contacts successifs au sein d'un immense marché fondé sur des transferts incessants : lexico-culturels, voire anthropologiques.

Techniquement, la linguistique romane a encore révélé la qualité de ses méthodes quant à la question des strats. Pour déclencher l'arme « stratique » en effet, il faut connaître exactement les règles diachroniques de formation des signifiants de la langue que l'on teste. Ce n'est qu'à cette condition que les anomalies constatées peuvent signaler des cas où la continuité « normale » n'est plus assurée. L'hypothèse de l'effet d'une langue en contact antérieurement peut alors être formulée. Prenons le seul cas des consonnes rétroflexes ou cacuminales, évoquées plus haut à propos de la Corse. Georges Millardet a proposé un substrat pré-roman (ou méditerranéen ?) pour expliquer ces faits qu'on ne retrouve qu'en quelques points de la Romania méditerranéenne (RLir, 1953), de l'italo-roman à l'occitano-roman. Différentes études ont ainsi souligné l'évidence de substrats

pré-indo-européens, renvoyant souvent à des langues disparues présumées appartenir à une hypothétique « famille méditerranéenne » antérieure aux langues indo-européennes et chamito-sémitiques. Les auteurs de ces travaux paléolinguistiques (qui nous font remonter à la protohistoire, au Néolithique, voire plus haut), souvent discutés ou même stigmatisés depuis, méritent qu'on rappelle leurs traces : archéolinguistes et toponymistes de l'École italienne de « glottologie » comme Alfredo Trombetti (1866-1929, cf. 1905), Francesco Ribezzo (1875-1952, cf. 1907), Vittorio Bertoldi (1888-1953, cf. 1950), Giovanni Alessio (1909-1984, cf. 1941). Les travaux de Johannes Hubschmid (1881-1966, élève de J. Jud, cf. 1960) furent importants dans ce domaine, ainsi que ceux de différents catalanistes comme Henri Guiter (1951, 1964), déjà évoqué, qui s'investit beaucoup sur la piste du substrat basque (ou « bascoïde ») des Pyrénées. La linguistique romane synthétique évoquait encore les travaux de ce genre au début du XXI^e (Rebecca Posner 1996, Thomas D. Cravens 2002), mais c'est devenu rare. Un ostracisme réel pèse sur ces recherches depuis le XIX^e siècle et s'est confirmé au XX^e, en France tout particulièrement et du fait du black-out généraliste/structuraliste (années 60 à 80). Pourtant, ces recherches concernent directement ou indirectement la variation des langues. Elles seront probablement amenées à revenir dans le cadre d'une sociolinguistique globale du contact des langues en Méditerranée.

5. Conclusion : impacts et considérations finales sur la dialectologie

La dialectologie romane, « optimum » diachronique et comparatif ?

Dans la famille romane on connaît bien les faisceaux de traits typologiques qui relient les langues, depuis un bon siècle et demi. C'est le tableau qui nous a été transmis par nos prédécesseurs, complété par la dialectologie, consécration d'un groupe de langues où diachronie et variation sont observables sur plusieurs siècles. Mais quand des langues sont orales et émiétées, leur histoire à peu près inconnue, il faut mesurer proximités et écarts puis émettre des hypothèses.

Morris Swadesh l'a fait (lexicostatistique, glottochronologie, années 50), sur la base de concepts fondamentaux peu susceptibles d'emprunts. Mais quand on voulut appliquer cette théorie aux langues d'Europe, les repères diachroniques disponibles jetèrent la suspicion sur les marges d'erreur de la glottochronologie. Cette petite sœur de la linguistique diachronique et de la dialectologie fut donc rapidement suspecte et on ne l'invoque généralement qu'avec des pincettes, quand on l'évoque.

Dans l'implication diachronique de la dialectologie réside aussi sa faiblesse car la discipline est souvent restée diachronique, philologique (primat des attestations, méfiance par rapport aux hypothèses) et qualitative. Les approches statistiques, dialectométriques, glottochronologiques, avaient donc peu de chances d'être bien reçues dans la Romania et en France surtout. La boîte de

sardines peut permettre un festin dans le désert, mais les grandes tables y rechignent.

La dialectologie est-elle condamnée ?

La dialectologie romane a le plus grand mal à sortir des cadres fixés il y a plus d'un siècle (Manzano 2011b). Il y a eu pourtant bien des amendements, des ajustements. Mais comme l'observait William Labov (1976) la dialectologie s'est coupée de la linguistique théorique, et la perception qu'on en a n'est pas très bonne. Beaucoup y « *voient une discipline vieillotte, passéiste, folkloriste, un savoir superflu, aucunement rentabilisable, au mieux un violon d'Ingres pour quelques originaux. Aux yeux des linguistes, une discipline mineure, l'étude de parlars locaux, le plus souvent moribonds auxquels on s'intéresse au détriment des grandes, des vraies langues* » (Dalbera 2013). Les chocs épistémologiques ont été atténués par le cocon de l'enquête répétitive où beaucoup se sont réfugiés, comme dans un ghetto, au risque de crédibiliser plus encore les propos de J.-Ph. Dalbera ou de W. Labov. À la fin du XX^e siècle les dialectologues étaient généralement absents des grands débats, contrairement à l'époque des Ascoli, Gilliéron, Jaberg, Bottiglioni, von Wartburg. C'est sans doute une conséquence de changements sociétaux profonds, mais aussi de l'incapacité à débattre face à un structuro-généralisme qui a envahi sans coup férir les universités. La dialectologie ne se positionnant plus assez à un niveau systémique limpide, c'est la sociolinguistique qui a dû le faire à sa place.

Autre point faible : peu de dialectologues romanistes ont travaillé ailleurs que dans la Romania elle-même. La confrontation avec d'autres familles est pourtant un stimulant, car on y apprend sans cesse des points de vue nouveaux. On a vu par exemple que les romanistes ont à peu près constamment ignoré les travaux des ethnolinguistes.

Enfin, la jonction fondatrice entre diachronie et dialectologie s'est délitée, en France du moins, alors que ce couple était jugé insécable au début du XX^e siècle. L'ancien français, ex-matière vedette, lutte pour sa survie universitaire, le rapport entre diachronie/dialectologie est de moins en moins clair. Il n'y a plus de G. Paris ou de W. von Wartburg pour dynamiser l'ensemble. Donc moins d'étudiants, moins de centres, moins de financements et de projets.

Quel avenir pour la dialectologie ?

La corporation n'a pas à rougir de l'immensité de la collecte effectuée. La dialectologie romane a progressé constamment en nombre de travaux réalisés et en différentes parties du monde. Vers le milieu du XX^e siècle (Pop, I et II) plusieurs dizaines d'atlas étaient produits dans l'hispanophonie, la lusophonie, la francophonie, et hors Romania. Aujourd'hui la dialectologie romane paraît toujours attrayante dans différents pays de l'Europe du Nord qui ne la dédaignent pas, beaucoup moins là où elle est née.

La sociolinguistique aux USA reconnaît aussi les jalons de la dialectologie et de la diachronie romanes. W. Labov et ses co-auteurs (Sharon Ash, Charles Boberg) ont réalisé et publié en 2006 un *Atlas of North American English: Phonetics, Phonology and Sound Change*. Comme on le voit dès l'introduction, **“A major aim of the Atlas is the re-establishment of the links between dialect geography and general linguistics”**. Les finalités de l'atlas, la méthodologie, n'ont pourtant qu'une relation de principe avec ce que nous avons dit de la dialectologie romane, même si l'on y retrouve des fondamentaux (recherche des isoglosses, établissement des zones de cohérence dialectale etc.). Mais on rappellera qu'en Amérique du Nord, le contrôle diachronique est généralement moins bon, moins profond. Aussi l'atlas est-il plus nettement synchronique. Mais comme nous l'a souvent rappelé W. Labov, la synchronie comporte en son sein les éléments du changement linguistique, donc de la diachronie.

De son côté, tandis que les objets et méthodes de travail dans les sciences du langage se modifiaient régulièrement, la dialectologie romane n'a guère modifié ses options fondamentales, au point que l'impression générale qu'elle donne est celle d'un tunnel dont on ne trouverait plus la sortie. Depuis quelques années pourtant, une organisation comme la Société internationale de dialectologie et de géolinguistique (SIDG, dir. Maria Pilar Perea) fait le travail de rapprochement de plusieurs « dialectologies » en réunissant les expériences au sein de la revue *Dialectologia et Linguistica* et à travers l'organisation de colloques et d'opérations qui redonnent un peu d'espoir.

Dialectologie et cultures en danger

L'UNESCO a engagé une action en faveur des langues menacées, notamment dans l'Atlas des langues en danger dans le monde (endangered languages, <http://www.unesco.org/culture/en/endangeredlanguages/atlas>).

L'éclairage scientifique par la dialectologie n'y est guère frappant. C'est le résultat de la double démission plus haut évoquée. D'une part les dialectologues n'ayant pas su s'affirmer collectivement dans les combats scientifiques, leur statut s'est encore affaibli et on ne pense guère à les consulter. D'autre part, la tradition du « non-engagement » des dialectologues vis-à-vis des langues qu'ils étudiaient, en partie fondée sur un vœu discutable d'« objectivité » s'est retournée contre eux. Durant la seconde moitié du XX^e siècle le militantisme a progressé, fondé sur une demande identitaire forte qui l'a amené à court-circuiter le champ universitaire où les dialectologues continuaient de se recroqueviller.

Plusieurs langues de France (une vingtaine), ou de la Romania, sont à présent dites « en danger ». Au premier degré se trouveraient des langues comme le francoprovençal, le gascon, le corse (« definitely endangered »), car ce n'est plus l'idiome maternel à la maison. Viendraient ensuite des langues dites « severely endangered », les plus nombreuses, comme le languedocien, le breton, mais aussi le normand ou le gallo. La langue est parlée par les grands-parents, comprise par leurs enfants, mais ceux-ci ne la transmettent plus. Sont dits « vulnérables »

(toutes les générations semblant parler la langue) : l'alémanique (pour la France : l'alsacien), le francique mosellan, le flamand, le basque.

Quelles sources utilise-t-on ? Le catalogue *Ethnologue* notamment (*Summer Institute of Linguistics*), mais également des sources régionales parfois documentées, parfois très vagues, voire même un simple article. Dans ce contexte, des sources militantes font passer des positionnements militants pour des dénominations sûres (type *arpitan* pour *francoprovençal*). De telles données sont donc à considérer avec prudence, à discuter, et l'on voit surtout l'intérêt scientifique qu'il y aurait à ce que les dialectologues (romanistes ou autres) soient présents dans cette phase cruciale.

Dialectologie et sociolinguistique

Une faiblesse de la dialectologie a été de réduire le contact des langues au seul enchaînement historique des langues (cf. théorie des strats). Certains (Gilliéron ou von Wartburg parmi d'autres) posent néanmoins des raisonnements qui rapprochent du point de vue synchronique et de la sociolinguistique. Le premier évoque des collisions et des remplacements dans le cadre d'un conflit binaire entre français et patois qui se soldera bientôt par la victoire de la langue nationale. Le second critique Giera parce qu'un échantillon d'informateurs de 10 à 90 ans lui semble déjà une actualisation du changement linguistique. Si von Wartburg toujours nous apprend que les isoglosses de l'opposition /ʃ/ vs /k/ en Normandie présentent des tracés différents, mot par mot, c'est bien parce que chaque mot présente un positionnement variable entre la pression sociolinguistique du français et la validité fonctionnelle du patois. Les mots seraient ainsi des milliers de petites échelles où les curseurs ne se trouveraient pratiquement jamais au même endroit.

Face à cette vérité fondamentale des langues qui n'existent que dans le contact et la diversification (Edward Sapir évoquait en 1921 dans son chapitre 7 le « *bourgeoisement ininterrompu des langues* »), nombre de dialectologues sont restés persuadés que la dialectologie devait sélectionner la langue à étudier et les informateurs, trouver le dialecte pur.

Cet enfermement et d'autres leur ont interdit de comprendre qu'ils étaient, fondamentalement, des sociolinguistes et en réalité les fondateurs de ce courant. L'hommage le plus appuyé est certainement celui de Labov (1976), qui considère que les dialectologues suisses du *Glossaire des patois de la Suisse romande*, Louis Gauchat en tête, posaient toutes les bonnes questions relatives au changement linguistique soixante ans avant lui.

Le XXI^e siècle permettra-t-il des réactions de la dialectologie romane, un enracinement méthodologique plus fort dans la sociolinguistique générale se produira-t-il, ou la page est-elle déjà tournée ?

Si l'on regarde les choses de près, le mouvement de délaissement, d'oubli, voire de dénégation, a commencé dans les années 1920-1930 alors même que la dialectologie et le comparatisme romans faisaient figure de vedettes dans les

sciences du langage. Pour comprendre cela, il faut toujours se référer au doute introduit par Saussure dans son *Cours de Linguistique Générale* et aux diverses conséquences, plus ou moins heureuses, développées par les épigones euro-américains du maître suisse. Les différentes « mamelles » de la linguistique romane variationnelle, c'est-à-dire à peu près tous les ressorts de la dialectologie, vont être au minimum suspectées, et plus souvent rejetées voire raillées : point de vue diachronique, géographie des langues, géographie tout court et organisation de l'espace, fondements anthropologiques dits « externes », paramètres sociaux notamment.

On pense bien moins à cette idée simple mais fondamentale que les systèmes scientifiques n'existent pas hors des sociétés qui les produisent, l'éclairage est réciproque dans une construction insécable. La dialectologie illustre globalement cela, nous l'avons rappelé. Elle tenta de répondre à différentes questions qui se posaient depuis longtemps. D'où vient la langue et où va-t-elle ? Pourquoi se modifie-t-elle sans cesse et sous l'effet de quels facteurs ? Quels rapports exacts relient les langues, les pratiques régionales/locales en Europe, dans la Romania, dans tel petit secteur des Charentes, de l'Andalousie ou des Pouilles ? Une identité romane globale est-elle possible et légitime, envisageable ? Comment affirmer ou maintenir une telle identité dans un vaste espace où apparaissent d'autres identités : germanique, slave etc. en Europe ; berbère et arabe au Maghreb ?

La dialectologie, comme instrument principal d'étude de la variation, a-t-elle échoué ? Non, mais elle a révélé des lacunes. Sans ce siècle qui va de 1880 à 1980, la linguistique française ne serait certainement pas devenue ce qu'elle est, particulièrement prête à une véritable « linguistique générale ». Mais il est également sûr que la dialectologie n'appelle plus de défenses illustres. Rappelons celle de Gaston Paris, en frontispice de l'ALF :

« Cette moisson est à peine commencée sur notre sol, et déjà pour plus d'un coin on a laissé passer la saison favorable ; les épis sont arrachés ou du moins bien éclaircis. Que tous les travailleurs de bonne volonté se mettent à l'œuvre ; que chacun se fasse un devoir et un honneur d'apporter au grenier commun, bien drue et bien bottelée, la gerbe qu'a produite son petit champ » (G. Paris, *Les parlers de France*, 1888).

Bibliographie

A) Signification des sigles évoqués dans l'article et dans les notes (atlas) :

- AIS : Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz (K. Jaberg & J. Jud)
ALBB : Atlas Linguistique de la Basse-Bretagne (P. Le Roux)
ALBRAM : Atlas linguistique et ethnographique de la Bretagne romane, de l'Anjou et du Maine (G. Guillaume, J.-P. Chauveau)
ALC : Atlas lingüístic de Catalunya (A. Griera)
ALCB : Atlas linguistique et ethnographique de la Champagne et de la Brie (H. Bourcelot)
ALDC : Atlas del Domini Català (A. Badia i Margarit, G. Colón, J. Veny)
ALEIC : Atlante Linguistico Etnografico Italiano della Corsica (G. Bottiglioni)
ALF : Atlas linguistique de la France (J. Gilliéron, E. Edmont)
ALF-Corse : Atlas linguistique de la France, supplément Corse (J. Gilliéron, E. Edmont)
ALG : Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne (J. Séguy)
ALIFO : Atlas Linguistique de l'Île-de-France et de l'Orléanais (M.-R. Simoni-Aurembou)
ALN : Atlas linguistique et ethnographique de la Normandie (P. Brasseur)
ALO : Atlas linguistique et ethnographique de l'ouest (G. Massignon, B. Horiot)
ALPI : Atlas Lingüístico de la Península Ibérica (T. Navarro Tomás)
ALPO : Atlas linguistique des Pyrénées-Orientales (H. Guiter)
ALPr : Atlas linguistique et ethnographique de la Provence (J.-C. Bouvier)
ALR : Atlasul lingüístic român (S. Pop et al.)
ALTu : Atlas linguistique de la Tunisie (S. Mejri)
ALW : Atlas linguistique de la Wallonie (L. Remacle et al.)
ANAE : Atlas of North American English (W. Labov, Sh. Ash, Ch. Boberg)
NALBB : Nouvel atlas linguistique de la Basse-Bretagne (J. Le Dû)
NALC : Nouvel Atlas Linguistique et Ethnographique de la Corse (M.-J. Dalbera-Stefanaggi)
NALF : Nouvel atlas linguistique de la France, ou ALF par régions (divers auteurs)

B) Ressources diverses, disponibles sur le WEB :

- Revue Corpus (Nice) : <https://corpus.revues.org/>
Revue Belge de Philologie et d'Histoire : <http://www.persee.fr/collection/rbph>
Revue Langue Française : <http://www.persee.fr/collection/lfr>
Atlas Linguistique de la France :
<http://diglib.uibk.ac.at/ulbtirol/content/titleinfo/149029>
Romanische Etymologische Wörterbuch (REW) :
<https://archive.org/details/romanischesetymo00meyeuoft>

Revue de phonétique (Rousselot) :

<http://gallica.bnf.fr/services/engine/search/sru?operation=searchRetrieve&version=1.2&collapsing=disabled&query=%28gallica%20all%20%22Revue%20de%20phon%C3%A9tique%22%29%20and%20dc.relation%20all%20%22cb375723390%22>

Trésor de la Langue Française informatisé (TLFi)/ATILF : <http://atilf.atilf.fr/>

Gilliéron, Jules (1915), Pathologie et thérapeutique verbales :

<https://archive.org/details/pathologieetthra00gill>

Gilliéron, Jules (1918), Généalogie des mots qui désignent l'abeille d'après l'Atlas Linguistique de la France :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k209268k/f1.image>

Revue des patois gallo-romans :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k929839.r=revue%2Bdes%2Bpatois%2Bgallo-romans.f1.langFR>

CLG (F. de Saussure) :

http://www.clg2016.org/fileadmin/user_upload/ferdinand_de_saussure_cours_d_e_linguistique_generale.pdf

C) Principaux ouvrages évoqués :

Alessio, Giovanni (1941), « I dialetti romanzi e il problema del sustrato mediterraneo ». *Archivum romanicum*, XXV, pp. 140-183.

Allières, Jacques (2001), *Manuel de linguistique romane*, Paris, Champion, 323 pages.

Basset, André (1929a), *Études de géographie linguistique en Kabylie. I : Sur quelques termes berbères concernant le corps humain*. Paris, Leroux, 100 pages et 21 cartes.

Basset, André (1929b), *La langue berbère. Morphologie. Le verbe ; étude de thèmes* (collection du Centenaire de V Algérie). Paris, Leroux, 270 pages.

Basset, René (1887), *Contes populaires berbères*. Paris, Leroux, 239 pages.

Bec, Pierre (1963, plusieurs rééditions), *La langue occitane*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 127 pages.

Bec, Pierre (1968), *Les interférences linguistiques entre gascon et languedocien dans les parles du Comminges et du Couserans. Essai d'aérologie systématique*, Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Poitiers n° V, Paris Presses Universitaires de France, 375 pages.

Bec, Pierre (1970-1971), *Manuel pratique de philologie romane*, I, 1970 : 558 pages et 11 cartes, II, 1971 : 643 pages et 14 cartes

Bergounioux, Gabriel (1984), « La science du langage en France de 1870 à 1885 : du marché civil au marché étatique », in : *Langue Française*, n°63, *Vers une histoire sociale de la linguistique*, sous la direction de Jean-Claude Chevalier & Pierre Encrevé, pp. 3-41.

- Biarnay, Samuel (1917), *Étude sur les dialectes berbères du Rif*. Paris, Leroux, 606 pages.
- Bertoldi, Vittorio (1950), *Colonizzazioni nell'antico Mediterraneo alla luce degli aspetti linguistici*. Napoli, Liguori, 257 pages.
- Chantre, Ernest et Bertholon, Lucien (1912, 1913), *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale : Tripolitaine, Tunisie, Algérie. T.1 : Anthropométrie, craniométrie, ethnographie. T. 2 : Album de 174 portraits ethniques*, Lyon, Rey, 662 pages.
- Brun-Trigaud, Guylaine ; Le Berre, Yves ; Le Dû, Jean (2005), *Lectures de l'atlas linguistique de la France de Gilliéron et Edmont. Du temps dans l'espace*, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 363 pages.
- Bulot, Thierry (1989), « L'enquête de Coquebert de Monbret et la glottopolitique de l'Empire français », in : *Romanischen Philologie* 2-89, Auftr.659/ Sch.1/tr79, Spreu, pp. 287-292.
- Canobbio, Sabina & Telmon, Tulio (2007), *Piemonte dei contadini. I = Paul Scheuermeier. Il Piemonte dei contadini 1921-1932. I. La provincia di Torino*, Scarmagno, Priuli & Verlucca.
- Canobbio, Sabina & Telmon, Tulio (2008), *Piemonte dei contadini. II = Paul Scheuermeier. Il Piemonte dei contadini 1921-1932. II. Le province di Alessandria, Asti, Biella, Cuneo, Novara, Verbano Cusio Ossola, Vercelli*, Scarmagno, Priuli & Verlucca, 382 pages, 220 photos.
- Canobbio, Sabina (2011), « Enquêtes (ethno-)linguistiques et mémoires du terrain : le "Piémont des paysans" de Paul Scheuermeier », in : Manzano (dir.) *Mémoires du terrain*, Publications du Centre d'Études Linguistiques, pp. 269-286.
- Carpitelli, Elisabetha (2009), CR de Marie-José Dalberra-Stefanaggi & Roger Miniconi : *Nouvel Atlas Linguistique et Ethnographique de la Corse. Volume 2 : Le lexique de la mer* (2008). Revue en ligne *Corpus*.
- Carton (2011), « L'exploitation et la valorisation des données de terrain dans le domaine picard », in : Manzano (dir.) *Mémoires du terrain*, Publications du Centre d'Études Linguistiques, pp. 97-109.
- Chaurand, Jacques (1972), *Introduction à la dialectologie française*, Paris, Bordas, collection « études », 286 pages.
- Chauveau, Jean-Paul (1989), *Évolutions phonétiques en gallo*, Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, 1989, 293 pages.
- Colón, Germà (1978), *La llengua catalana en els seus textos*, Barcelona, Curial, 278 pages.
- Costa, Jordi (2009a), « L'enquête linguistique de Monseigneur Antoni Alcover et Bernhard Schädel, en 1906, sur les terres nord-catalanes : une expérience délicate, multiple et innovatrice » (pages 159 à 176). In: *Mélanges offerts au Professeur Christian Camps* (coordinateur Michel Bourret), Éditions de la Tour Gile, pp. 159-176.

- Costa, Jordi (2009b), « L'enquête linguistique de Fritz Holle sur la frontière catalano-languedocienne en 1906 », in : Christian Camps (ed), *Les relations catalano-occitanes al llindar del segle XXI*, Éditions de la Tour Gile, pp. 7-15.
- Cravens, Thomas D. (2002), *Comparative historical dialectology*, John Benjamins, 175 pages.
- Dalbera, Jean-Philippe (2013), « La trajectoire de la dialectologie au sein des sciences du langage. De la reconstruction des systèmes dialectaux à la sémantique lexicale et à l'étymologie ». Revue en ligne *Corpus*.
- Dalbera-Stefanaggi, Marie-José (2002), *La langue corse*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que Sais-je ? », 128 pages.
- Destaing, Edmond (1914), *Dictionnaire français-berbère, dialecte des Beni Snous*. Paris, Leroux, 374 pages.
- Destaing, Edmond (1920a), *Étude sur la tachelhit du Sous. I – Vocabulaire français-berbère*. Paris, Leroux, 300 pages. Repris par les éditions Frontispice, Casablanca, 2012.
- Destaing, Edmond (1920b), *Étude sur le dialecte berbère des Aït Seghrouchen (Moyen Atlas marocain)*. Paris, Leroux, 412 pages.
- Dottin, G. & Langoët, J. (1901), *Glossaire du parler de Pléchâtel (canton de Bain-de-Bretagne, Ille-et-Vilaine), précédé d'une étude sur les parlers de la Haute-Bretagne et suivi d'un relevé des usages et des traditions de Pléchâtel*, Rees, 1901. Slatkine Reprints, 1970.
- DRF (1973), *Les Dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux*, Actes du Colloque national, organisé à Strasbourg 24-28 mai 1971, volume 930 des « Colloques nationaux du Centre nationale de la Recherche Scientifique », G. Straka & P. Gardette (eds.), 486 pages.
- Durkheim, Emile (1894), *Les règles de la méthode sociologique*. *Revue Philosophique*, nombreuses rééditions.
- Fossat, Jean-Louis (1974), « Un pionnier français de l'Ethnoscience : Jean Seguy », in : *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée*, vol. 21, n°7-9, Juillet-août-septembre, pp. 247-250.
- Fossat, Jean-Louis (2011), « Des données de terrain à leur traitement. 50 ans de recherche », in : Manzano (dir.) *Mémoires du terrain*, Publications du Centre d'Études Linguistiques, pp. 189-239.
- Giacomo-Marcellesi, Mathée (1973), « Réflexions sur l'enquête d'Edmond à Sotta (point 88 de l'Atlas linguistique de la Corse) », in : *Langue française*, n°18, *Les parlers régionaux*, sous la direction de Alain Lerond, pp. 91-99.
- Goebel, Hans (1995), « Dans la forêt des dialectes normands : La dialectométrie dendrographique au service de la dialectologie et de la géolinguistique galloromanes », in : *Cahier des Annales de Normandie* n°26, 1995. Mélanges René Lepelley, pages 39-50.
- Goosse, André (1957), « L'Atlas linguistique de la Wallonie » [note critique], in : *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 35, fasc. 1, 1957, pp. 176-195.

- Guarisma, Gladys & Möhlig, Wilhelm J.G. (1986), *La méthode dialectométrique appliquée aux langues africaines*, Berlin, Dietrich Reimer Verlag, 589 pages.
- Guiraud, Pierre (1968, 3^e ed. 1978), *Patois et dialectes français*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que Sais-je ? », 128 pages.
- Guitier, Henri (1951), « Les substrats occitans ». *Annales de l'Institut d'Etudes Occitanes*, n° 8, pp. 5-40.
- Guitier, Henri (1964), « Les parlers pré-romans des Pyrénées Orientales ». *Revue CERCA*, 115-120.
- Guitier, Henri (1973), « Atlas et frontières linguistiques », in *DRF* (1973), pp. 61-109.
- Hadjadj, Dany (1983), *Parlers en contact aux confins de l'Auvergne et du Forez. Étude sociolinguistique*. Publications de l'Institut d'Etudes du Massif Central, n° 24, 232 pages.
- Hanoteau, Chrales & Letourneux, Aristide (1872), *La Kabylie et les coutumes kabyles*. Challamel, 3 vol. Première édition. Réédité aux éditions Bouchène (2003).
- HESPERIS* & *HESPERIS-TAMUDA* (1921). Revue marocaine, depuis 1921.
- Hubschmid, Johannes (1960), *Mediterrane Substrate : mit besonderer Berücksichtigung des Baskischen und der west-östlichen Sprachbeziehungen*. Bern, Francke, 98 pages.
- Jaberg, Karl (1924), Compte-rendu de A. Griera, *Atlas lingüístic de Catalunya*, vol. I abans-avui, 1923 ; *Atlas lingüístic de Catalunya*, Introducció explicativa. In : *Romania*, tome 50 n°198, 1924. pp. 278-295.
- Joret, Charles (1883), *Des caractères et de l'expansion des patois normands ; étude de phonétique et d'ethnographie, suivie d'une carte*, Paris, F. Vieweg, 1883, 211 pages.
- Joret, Charles (1883), *Des caractères et de l'expansion des patois normands ; étude de phonétique et d'ethnographie, suivie d'une carte*, Paris, F. Vieweg, 1883, 211 pages.
- Krier, Fernand (2010), « Les dialectes et leurs valeurs », in : Maurice Kauffer & Gilbert Magnus (dir.) *Langues et dialectes dans tous leurs états*, Presses Universitaires de Nancy, pp. 61-74.
- Laoust, Émile (1912), *Étude sur le dialecte berbère de Chenoua, comparé avec ceux des Beni-Menacer et des Beni-Salah*, Paris, Librairie Ernest Leroux, II-199 pages.
- Laoust, Émile (1920), *Mots et choses berbères, notes de linguistique et d'ethnographie, dialectes du Maroc*, Paris, Challamel, 531 pages. Réédition Société Marocaine d'Édition.
- Laoust, Émile (1939), *Contribution à une étude de la toponymie du Haut-Atlas, Adrär n Deren*. *Revue d'études islamiques* (1939), édité chez Geuthner, Paris, 1942, 179 pages.

- Labov, William (1976), *Sociolinguistique*, traduction française de *Sociolinguistic patterns* (1973), Paris, Éditions de Minuit, 458 pages.
- Le Dû, Jean (2011), « Après la collecte, l'interprétation. Que faire des atlas linguistiques ? » in : Manzano (dir.) *Mémoires du terrain*, Publications du Centre d'Études Linguistiques, pp. 7-26.
- Lepelley, René (1973), « Le vocabulaire des pommes dans le parler normand du Val de Saire (Manche) », in : *Langue française*, n°18, *Les parlers régionaux*, sous la direction de Alain Lerond, pp. 42-64.
- Lepelley, René (1978), *Parlers de Normandie*. In : *Normandie : Ecologie, Economie, Art, Littérature, Langue, Histoire, Traditions populaires*, Paris, Christine Bonneton éditeur, pp. 69-84.
- Lerond, Alain (1973) (dir.), *Les parlers régionaux*. *Revue Langue Française*, n° 18, 136 pages.
- Lodge, R. Anthony (1997), *Le français. Histoire d'un dialecte devenu langue*, Paris, Fayard, 382 pages.
- Manzano, Francis (1996), « De la névrose sociolinguistique et identitaire en zones de marche : Bretagne, Normandie, Mayenne ». *Revue KLASK*, Université Rennes-2 Haute-Bretagne, 1996, 15 pages.
- Manzano, Francis (2003), « Sur le contact français-gallo. Observations diachroniques, sociolinguistiques et anthropologiques », in Cahiers de sociolinguistique n°7, Christian Leray & Francis Manzano (dir.) *Langues en contact. Canada, Bretagne*, 44 pages.
- Manzano, Francis (2011), « Du magasin dialectal de la France : une approche géodiachronique et sociolinguistique des terrains. Du français classique à la dialectologie », in Manzano (dir.) *Mémoires du terrain*, pp. 345-369.
- Manzano, Francis (2011-2), *Maghreb : une francophonie sur la brèche, une interface en Méditerranée*. Lyon, Publications du Centre d'Études Linguistiques, 306 pages,
- Manzano, Francis (2011-3) (dir.), *Mémoires du terrain. Enquêtes, matériaux, traitement des données*. Lyon, Publications du Centre d'Études Linguistiques, 384 pages.
- Marçais, William (1908), *Le Dialecte arabe des Ulâd Brahîm de Saïda (département d'Oran)*. Paris, Champion, 210 pages.
- Marçais, William & Abderrahmân Guîga (1925), *Textes arabes de Takroûna, transcription, traduction annotée, glossaire*. I - Textes, transcriptions et traduction annotée. Imprimerie nationale, Leroux, 434 pages.
- Marçais, William (1930), « La diglossie arabe ». *L'Enseignement public*, *Revue pédagogique*, tome 104, fasc. 12, p. 401-409.
- Marçais, William (1938), *Comment l'Afrique du Nord été arabisée*. Tiré à part des *Annales de l'Institut d'Etudes Orientales*, tome IV, 1938. Paris, Larose, 22 pages.
- Marcellesi, Jean-Baptiste & Gardin, Bernard (1974), *Introduction à la sociolinguistique. La linguistique sociale*, Paris, Larousse, 263 pages.

- Masqueray, Émile (1893), *Dictionnaire français-touareg, dialecte des Taitoq, suivi d'observations grammaticales*. Paris, Leroux, 362 pages.
- Merle, Pierre (2010), *Visions de « l'idiome natal » à travers l'enquête impériale sur les patois (1807-1812)*. Trabucaire, 223 pages.
- Michel, Louis (1964), *La langue des pêcheurs du Golfe du Lion*, Paris, D'Artrey, 225 pages.
- Möhlig, Wilhelm J. G (1986), « Introduction à la dialectométrie synchronique », in : G. Guarisma & W. Möhlig (ed) *La méthode dialectométrique appliquée aux langues africaines*, Berlin, Dietrich Reimer Verlag, pp. 15-28.
- Mounin, Georges (1969), *Clefs pour la linguistique*. Paris, Seghers, 192 pages.
- Mounin, Georges (1972), *Clefs pour la sémantique*. Paris, Seghers, 268 pages.
- Ottavi, Pascal (2008), *Le bilinguisme dans l'école de la République ?* Albiana, 560 pages.
- Pellegrinetti, Jean-Paul & Rovere, Ange (2004), *Le corse et la République. La vie politique de la fin du second Empire au début du XXI^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2004, 680 pages.
- Picoche, Jacqueline & Marchello-Nizia (1989), *Histoire de la langue française*, Paris, Nathan-Université, 399 pages.
- Picoche, Jacqueline (1973), « Les monographies dialectales (domaine gallo-roman) », in: *Langue française*, n°18, 1973, *Les parlers régionaux*, sous la direction de Alain Lerond. pp. 8-41.
- Pop, Sever & Pop, Rodica Doina (1959), *Jules Gilliéron : Vie, enseignement, élèves, œuvres, souvenirs*, Louvain, Centre international de dialectologie générale, 196 pages.
- Pop, Sever (1950) *La dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques*, I-Dialectologie romane, II-Dialectologie non romane, 1334 pages.
- Posner, Rebecca (1996), *The romance languages*, Cambridge Language Surveys, 400 pages.
- Ravier, Xavier (1973), « L'incidence maximale du fait dialectal », in : DRF (1973), pp. 43-59.
- Remacle, Louis (1951), « L'Atlas linguistique de la France et l'Atlas Linguistique de la Wallonie », in : *Les dialectes Belgo-Romans*, VIII-1951, pp. 157-182.
- Ribezzo, Francesco (1907), *La lingua degli antichi Messapii*. Napoli, Stab. Tipografico della R. Università, 1 vol., 104 pages.
- Rohlf, Gerhard (1935), *Le gascon, études de philologie pyrénéenne*, Halle, Max Niemeyer Verlag, 190 pages et 2 cartes.
- Ryckeboer, Hugo (2013), *Le flamand de France*, in : G. Kremnitz (ed) *Histoire sociale des langues de France*. Presses Universitaires de Rennes, pp. 475-488.
- Sapir, Edouard [Edward] (1921), *Le langage. Introduction à l'étude de la parole*. Paris, Payot, 1970, 231 pages. Traduction de *Language: an introduction to the story of speech*.

- Saussure, F. de (1916), *Cours de Linguistique générale*, Édition critique préparée par Tullio de Mauro, Paris, Payot, 1972, 520 pages.
- Schmitt, Alfons Th. (1934), *La terminologie pastorale dans les Pyrénées Centrales* (Société de publications romanes et françaises, sous la direction de Mario Roques), Paris, Droz, 159 pages.
- Séguy, Jean (1973), « Les Atlas linguistiques de la France par régions », in : *Langue française*, n°18, *Les parlers régionaux*, sous la direction de Alain Lerond. pp. 65-90.
- Séguy, Jean (1953), *Les noms populaires des plantes dans les Pyrénées centrales*, Barcelona, Monografías del Instituto de Estudios Pirenaicos, 444 pages.
- Séguy, Jean (1971), « La relation entre la distance spatiale et la distance lexicale », *Revue de Linguistique Romane*, Tome 35, pp. 335-357.
- Séguy, Jean (1971), « La relation entre la distance spatiale et la distance lexicale », *Revue de Linguistique Romane*, Tome 35, pp. 335-357.
- Simoni-Aurembou, (2002), « Jules gilliéron et Edmond Edmont : Aperçus sur l'enquête de l'ALF », in : P. Lauwers, M.-R. Simoni-Aurembou, P. Swiggers (ed) *Géographie linguistique et biologie du langage : autour de Gilliéron*, Peeters, pp 65-77.
- Trombetti, Alfredo (1905), *L'Unità d'origine del linguaggio*. Bologna, Luigi Beltrami, 223 pages.
- Veny, Joan (1978), *Estudis de geolingüística catalana*, Barcelona, Edicions 62 s/a, 245 pages.